

Universitätsbibliothek Wuppertal

Hérodote

Hauvette-Besnault, Amédée

Paris, 1894

Livre I - Les anciens

Nutzungsrichtlinien Das dem PDF-Dokument zugrunde liegende Digitalisat kann unter Beachtung des Lizenz-/Rechtehinweises genutzt werden. Informationen zum Lizenz-/Rechtehinweis finden Sie in der Titelaufnahme unter dem untenstehenden URN.

Bei Nutzung des Digitalisats bitten wir um eine vollständige Quellenangabe, inklusive Nennung der Universitätsbibliothek Wuppertal als Quelle sowie einer Angabe des URN.

[urn:nbn:de:hbz:468-1-4844](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:468-1-4844)

LIVRE I

LES ANCIENS

Thucydide. — Ctésias. — Les historiens du iv^e siècle et de la période Alexandrine. — Le traité de Plutarque sur la malignité d'Hérodote.

CHAPITRE I

THUCYDIDE

Les coups les plus violents ne font pas toujours les blessures les plus profondes. Quelques mots sévères de Thucydide à l'adresse d'Hérodote ont produit sur l'esprit des modernes plus d'impression que les attaques passionnées de Ctésias ou de Plutarque. Quel témoin plus redoutable, en effet, que le grave auteur de la *Guerre du Péloponnèse*? Certes, la condamnation d'Hérodote serait sans appel, s'il était vrai que Thucydide l'eût accusé d'avoir faussé l'histoire en créant sur les guerres médiques une légende, comme avaient fait les poètes sur la guerre de Troie. Mais, si quelques savants prêtent à Thucydide une pareille intention, d'autres vont jusqu'à nier qu'il ait même connu l'ouvrage d'Hérodote¹. Il nous faut donc établir ici le sens exact des passages qui ont donné lieu à ces appréciations contraires.

La tradition ancienne est unanime à signaler chez Thucydide au

1. Ce problème, qui se posait déjà dans l'antiquité, a défrayé depuis un siècle un grand nombre de dissertations savantes : on en trouvera une bibliographie assez complète dans le livre de M. AD. BAUER, *Themistokles*, p. 36 et suiv., et dans une note de M. WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 8, n. 2.

moins une allusion à son prédécesseur ¹ : il s'agit du mot célèbre par lequel l'historien oppose, aux récits fabuleux qui charment pour un temps l'oreille, le monument durable qu'il lègue à la postérité ². Mais cette tradition ne mériterait par elle-même qu'une confiance médiocre, si elle n'était confirmée par un passage plus explicite encore de Thucydide. Au nombre des erreurs que commettent les Grecs sur des sujets contemporains, Thucydide en mentionne deux, l'une relative au double vote attribué à chacun des rois de Sparte dans la γερουσία, l'autre à l'existence d'un corps de troupes spartiate appelé Πιτανάτης λόχος ³. Or la seconde de ces assertions fausses est dans Hérodote, et elle s'y trouve dans un récit qui a plus que d'autres l'apparence d'une tradition recueillie par l'historien lui-même à Pitana, l'un des bourgs de Sparte ⁴. C'est donc bien Hérodote qui est responsable de la faute commise. De même, nous pensons, avec le scoliaste, que l'erreur signalée par Thucydide au sujet des rois de Sparte est réellement imputable au même auteur ⁵. L'éditeur Stein, il est vrai, ne croit pas que la phrase incriminée donne prise à cette critique, et il l'interprète, non sans quelque violence, dans le sens d'un seul suffrage attribué à chaque roi ⁶. Mais alors de deux choses l'une : ou Thucydide a mal compris Hérodote, ce qui n'est guère admissible, ou bien il a visé une tradition communément répandue dans le public ; mais dans ce cas, par une mauvaise chance singulière, Hérodote, qui ne partageait pas cette erreur, s'est exprimé précisément de façon à laisser croire qu'il était tombé dans la même faute. En réalité, suivant nous, Thucydide a compris Hérodote comme tout le monde devait le comprendre d'après la construction de la phrase, et c'est une inexactitude de détail, sur un point de la constitution spartiate, qu'il s'est plu à relever chez son devancier.

Ces deux exemples suffisent à prouver que Thucydide, en écrivant le prologue de son histoire, avait connaissance du livre d'Hérodote, et

1. LUCIEN, *Manière d'écrire l'histoire*, 42. — DENYS D'HALICARNASSE, *Jugement sur Thucydide*, 5. — SCOLIASTE DE THUCYDIDE, I, 22. — ARISTIDE LE RHÉTEUR, *Περὶ τοῦ παραφθέγγματος*, p. 514, éd. Dindorf.

2. THUCYDIDE, I, 22, § 4.

3. *Id.*, I, 20, § 3.

4. HÉRODOTE, IX, 53.

5. Voici la phrase d'HÉRODOTE, VI, 57 : Καὶ παρίκειν (κελεύουσι τοὺς βασιλεῖας) βουλευούσι τοῖς γέροισι. ἐοῦσι δὲ δύναντες τριάκοντα ἦν δὲ μὴ ἔλθωσι, τοὺς μάλιστα σὺν τῶν γερόντων προσήκοντας ἔχειν τὰ τῶν βασιλέων γέρεα, δύο ψήφους τιθεμένους, τρίτην δὲ τὴν ἐωυτῶν.

6. STEIN, note au chap. 57 du liv. VI.

la phrase qui suit immédiatement ces deux citations contient un reproche qui s'adresse à tous les Grecs, mais qui atteint plus particulièrement l'écrivain responsable de cette double méprise : « Tant il est vrai que la plupart des hommes se donnent peu de peine pour trouver la vérité, et accueillent volontiers les premières informations venues ¹ ».

Ainsi formulée, cette allégation de Thucydide témoigne assurément de quelque dédain pour les efforts d'Hérodote dans la recherche du vrai ; mais elle ne compromettrait pas à elle seule le caractère d'Hérodote comme historien, si l'on ne croyait trouver chez Thucydide des sous-entendus plus graves, et notamment une tendance à rabaisser, en même temps que le mérite personnel de l'auteur, le sujet même de l'ouvrage.

Les guerres médiques, en effet, n'appartiennent-elles pas, elles aussi, à ces événements du temps passé qu'a défigurés, selon Thucydide, la fantaisie des poètes et des logographes, et qu'il prétend ramener dans l'opinion des hommes à de plus justes proportions ? Tout le tableau qu'il trace de l'histoire ancienne de la Grèce n'a-t-il pas pour but de démontrer que la guerre du Péloponnèse l'emporte sur tous les faits antérieurs ? Est-ce donc qu'il oublie les batailles de Marathon, de Salamine, de Platées, ou bien ne leur accorde-t-il pas la même importance qu'Hérodote ?

Pour échapper à cette conclusion, un des plus savants commentateurs de Thucydide a proposé récemment une ingénieuse correction. « Il est absurde, dit M. Herbst ², il est monstrueux même, de supposer que la critique du grand historien ait tendu tout d'abord à rabaisser les faits les plus éclatants de l'histoire grecque. Non, ce n'est pas aux guerres médiques que songe Thucydide, quand il dit au début de son premier livre : οὐ μέγιστα νομίζω γενέσθαι ³, et les termes mêmes dont il se sert prouvent l'inexactitude de cette interprétation : σαφὲς μὲν εὐρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι συμβαίνει, οὐ μέγιστα νομίζω γενέσθαι. Les guerres médiques n'étaient pas encore, quand Thucydide écrivait ces lignes, des événements perdus dans la nuit des temps, et, pour les con-

1. THUCYDIDE, I, 20, § 3.

2. HERBST (L.), *Zu Thukydides Erklärungen und Wiederherstellungen*, 1^{re} série, liv. I-IV, Leipzig, 1892, p. 5-8.

3. THUCYDIDE, I, 1, § 2.

naître, il n'avait pas besoin de recourir à ces profondes investigations par lesquelles il pénètre si loin dans l'histoire primitive de la Grèce. Mais alors, continue le même savant, il faut corriger les premiers mots de la phrase, τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα, et y chercher seulement l'indication de faits anciens, vraiment altérés par le temps; en un mot, au lieu de τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν, il faut lire, τὰ γὰρ Τρωϊκά, et tout le reste s'explique sans peine. »

Suivant cette hypothèse, l'argumentation développée par Thucydide dans les chapitres 1-22 du livre I a pour but de prouver la supériorité de la guerre du Péloponnèse sur les événements de l'histoire la plus ancienne de la Grèce. Quant à la guerre médique, elle est, elle aussi, considérée par Thucydide comme de moindre importance, au point de vue des forces militaires et des batailles, que la guerre du Péloponnèse; mais, comme il s'agit ici de faits connus de tout le monde, l'historien se borne à indiquer en quelques mots cette infériorité, au début du chapitre 23 : τῶν δὲ πρότερον ἔργων μέγιστον ἐπράχθη τὸ μηδικόν, καὶ τοῦτο ὅμως δυοῖν ναυμαχίαι καὶ πεζομαχίαι ταχέϊαν τὴν κρίσιν ἔσχε. Ainsi, selon M. Herbst, Thucydide partage toute l'histoire antérieure à la guerre du Péloponnèse en deux périodes : l'une qui va des origines jusqu'à l'expulsion définitive des tyrans et jusqu'au début des guerres médiques (c'est la période qu'il appelle τὰ παλαιά), l'autre qui comprend tous les événements postérieurs à cette date (τὰ νῦν). Pour la première période, Thucydide cherche la vérité à l'aide d'indices fort difficiles à découvrir; aussi exprime-t-il avec réserve les résultats de son enquête (οὐ μέγιστα νομίζω γενέσθαι..., τοιαῦτα ἂν τις νομίζων....); pour la seconde, au contraire, il se contente d'énoncer brièvement des faits présents à la mémoire de tous. Voilà pourquoi la comparaison de la guerre du Péloponnèse avec la guerre de Troie occupe tant de chapitres, tandis que la comparaison avec la guerre médique est achevée en deux ou trois lignes.

Ni la correction de M. Herbst ni son analyse de ce qu'on peut appeler la *préface* de Thucydide ne nous paraît justifiée. Si les mots τὰ πρὸ αὐτῶν désignent une période de l'histoire grecque qui comprend les guerres médiques, ils conviennent aussi (nous le verrons tout à l'heure) à des événements plus anciens, qui exigeaient déjà, au temps de Thucydide, une pénible investigation historique. D'ailleurs, dans la phrase en question, les mots σαφῶς μὲν εὐρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, qui grammaticalement dépendent des deux sujets (τὰ πρὸ

αὐτῶν et τὰ ἔτι παλαιότερα), peuvent se rapporter logiquement plutôt au second sujet qu'au premier, et M. Herbst ne nie pas que le résultat des recherches de Thucydide, annoncé dès cette phrase du premier chapitre (οὐ μέγαν νομίζω γενέσθαι), ne soit applicable en même temps à la guerre médique et aux faits de l'histoire la plus reculée. Quant à la prétendue division de la *préface*, elle repose, dans le système de M. Herbst, sur le sens des mots τὰ νῦν, qui s'opposeraient à τὰ παλαιά, et qui désigneraient, avec la πεντηκονταετία tout entière, les guerres médiques elles-mêmes. Mais cette interprétation n'est pas juste : dans le seul passage de cette préface où se rencontrent les mots τὰ νῦν (chap. 10), ils désignent, par opposition au passé, un état de choses actuel, c'est-à-dire, par opposition à la guerre de Troie (τὴν στρατείαν ἐκείνην), les campagnes de la guerre du Péloponnèse (λειπομένην ἐκ τῶν νῦν), et non celles de la guerre médique. D'un autre côté, il est inexact de prétendre que Thucydide ne s'occupe point des guerres médiques dans les vingt-deux premiers chapitres de son livre : il exprime à leur sujet son opinion, soit à propos de la marine (chap. 14), soit à propos des ressources propres à Athènes et à Sparte avant la guerre du Péloponnèse (chap. 18). Or cette opinion est conforme à celle que le texte ordinaire des manuscrits prête à Thucydide dès son premier chapitre : la flotte militaire des Grecs ne s'est développée que tard, et les Athéniens eux-mêmes n'avaient encore, après la célèbre loi de Thémistocle, que des trières non pontées (chap. 14). Enfin l'expérience, la pratique de la guerre chez les Grecs a été surtout le fruit des luttes intestines qui ont suivi la scission d'Athènes et de Sparte (chap. 18).

Ainsi, suivant Thucydide, les guerres médiques n'ont pas eu, au point de vue militaire, la même importance que la guerre du Péloponnèse : telle est la pensée qui se dégage de la préface. Mais devons-nous aller plus loin, et admettre, avec M. Ad. Bauer ¹, que Thucydide ait eu vraiment l'idée d'associer et de comparer l'un à l'autre, durant tout le cours de sa démonstration, ces deux auteurs et ces deux faits : Homère et la guerre de Troie, Hérodote et la guerre médique?

M. Ad. Bauer n'hésite pas à entendre dans ce sens plusieurs passages de Thucydide. Pour lui, les mots τὰ πρὸ αὐτῶν et τὰ ἔτι παλαιότερα désignent deux périodes mal définies en elles-mêmes, mais qui se

1. AD. BAUER, *Themistokles*, p. 31 et suiv.

distinguent nettement l'une de l'autre par un fait saillant, l'expédition de Troie et les guerres médiques. A ces deux faits convient également l'appréciation exprimée dès le début par Thucydide; à tous les deux doit être appliquée la même méthode critique, qui consiste, non à croire les poètes et les logographes, mais à rechercher les indices (τεκμήρια) propres à éclairer l'historien sur la réalité des choses. Aussi, lorsque la démonstration est faite pour la guerre de Troie, Thucydide passe-t-il, suivant M. Ad. Bauer, à la guerre médique; tout le chapitre 21 se rapporte à cette critique nouvelle : les poètes qui agrandissent et embellissent les faits (ἐπὶ μείζον κοσμοῦντες), ce sont les auteurs de *Perséides* à la façon de Chœrilos ¹; les logographes qui composent pour le plaisir des auditeurs plutôt que par amour de la vérité, ce sont les hommes qui, comme Hérodote, font de la guerre médique le sujet de leurs agréables lectures. Mais ce n'est pas tout : un jugement plus grave encore, que M. Ad. Bauer applique aux guerres médiques, déclare que de tels sujets ne sauraient être traités par un historien. « Ce sont des choses qui échappent à une démonstration rigoureuse, et qui pour la plupart ont perdu toute créance, parce qu'elles sont tombées dans le domaine des fables ². » Si une telle déclaration visait réellement les campagnes de Xerxès en Grèce, ne faudrait-il pas renoncer à chercher de l'histoire dans Hérodote?

Mais telle n'a pas été la pensée de Thucydide, et c'est sur une interprétation inexacte des textes que repose cette assimilation des guerres médiques aux récits fabuleux des poètes. L'erreur de M. Ad. Bauer a pour point de départ son explication des mots τὰ πρὸ αὐτῶν. Loin de désigner par là les guerres médiques seules, Thucydide pense à la puissance de la Grèce en temps de paix comme en temps de guerre (οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα) ³, et cela pendant une période assez longue de son histoire, ou plutôt, comme l'a fort bien montré M. U. Köhler, pendant tout son passé historique ⁴. La différence, en effet, qu'établit Thucydide entre les temps antérieurs à la guerre du Péloponnèse (τὰ πρὸ αὐτῶν) et les temps plus anciens (τὰ ἔτι παλαιότερα) tient à la nature des sources où il puisait l'histoire de ces deux

1. Nous dirons plus loin quelques mots de cette épopée, postérieure à l'ouvrage d'Hérodote, 1^{re} partie, liv. II, chap. 1.

2. THUCYDIDE, I, 21, § 1.

3. Id., I, 1, § 2.

4. KÖHLER (U.), *Ueber die Archäologie des Thukydides*, dans les *Commentationes philologæ in honorem Mommseni*, Berlin, 1877, p. 370 et suiv.

périodes : pour la plus ancienne, la période mythique, il n'avait d'autres ressources que de vagues traditions poétiques; pour la période suivante, il disposait déjà de chroniques, qui lui fournissaient des dates précises. La vraie division de la préface de Thucydide se marque donc au début du chapitre 12, lorsqu'apparaît la trace d'une chronologie historique ¹, et cette seconde période, on le voit, embrasse toute l'histoire non mythique de la Grèce jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

Le résumé de cette histoire s'étend jusqu'à la fin du chapitre 19; après quoi, l'auteur, revenant sur les efforts qu'il a dû faire pour connaître à fond le passé, expose les difficultés de sa tâche. C'est à ce propos qu'il signale la fausseté de nombreuses traditions et la négligence de la plupart des historiens; mais, qu'on y prenne garde, l'exemple d'Hérodote n'est invoqué en cet endroit que pour montrer *a fortiori* combien de recherches exige l'histoire des temps anciens, puisque le présent même, comme les institutions actuelles de Sparte, échappe à la connaissance d'auteurs contemporains. Sauf cet exemple, tout le reste du développement est relatif à des sujets anciens (ὥς παλαιὰ εἶναι), sur lesquels Thucydide croit être arrivé à une exactitude suffisante; il s'est pour cela servi de plusieurs indices précis (ἐκ τῶν εἰρημένων τεκμηρίων), tels que l'état actuel de certaines villes et la persistance de certains usages, et non pas des données fournies par les poètes et les logographes; car, ajoute-t-il, « cette histoire du plus ancien passé de la Grèce échappe à une démonstration rigoureuse (ὅντα ἀνεξέλεγκτα) ». Cette dernière phrase ne se rapporte donc pas, comme on l'a cru, d'une façon générale au récit des logographes, mais en particulier à ces âges antiques dont Thucydide a voulu se faire une idée personnelle et originale, au lieu de suivre les fables courantes. Rien de tout cela ne vise les guerres médiques elles-mêmes, ni Hérodote, qui n'avait touché que par occasion à l'histoire la plus reculée de la Grèce.

Ainsi, dans son introduction, Thucydide se contente d'affirmer, à propos des guerres médiques, deux ou trois vérités fondamentales, comme celles-ci : les forces militaires et navales des Grecs n'avaient pas alors l'importance qu'elles ont eue depuis; il a suffi de deux

1. THUCYDIDE, I, 12, § 3 : Βοιωτοὶ τε γὰρ οἱ νῦν, ἐξηκοστῷ ἔτει μετὰ Διὸς ἄλωσιν ἐξ Ἀργεῖς ἀναστάντες ὑπὸ Θεσσαλῶν..... — Cf. I, 13, § 3 : Ἐτη δ' ἐστὶ μάλιστα τριακόσια ἐς τὴν τελευταίαν τοῦδε τοῦ πολέμου ὅτε Ἀμεινοκλῆς Σαμίους ἦλθε.

batailles sur mer et de deux sur terre pour résoudre cette crise de l'invasion médique. Il n'y a rien là qui contredise formellement le témoignage d'Hérodote.

En est-il autrement dans le corps de l'ouvrage? Et la critique de Thucydide à l'égard de son devancier a-t-elle ailleurs plus d'importance?

A notre avis, la preuve que Thucydide a connu l'ouvrage d'Hérodote n'est guère possible que pour les premiers chapitres de son histoire ¹; pour le reste, elle est des plus contestables, et nous avons dit plus haut ² que, selon nous, Thucydide, en parlant, au début de son second livre, du tremblement de terre de Délos, ne savait pas être en désaccord avec Hérodote. D'autres allusions, relatives à Cylon et aux Pisistratides ³, sont également douteuses. Bornons-nous donc à ce qui regarde les guerres médiques, et demandons-nous comment Thucydide en a parlé.

Il est certain qu'on trouve entre les deux auteurs quelques différences; nous en relevons d'abord trois, dont on va apprécier la portée : au liv. IX, chapitre 13, Hérodote dit que Mardonius brûla tout ce qui restait à Athènes de murs, de maisons et de sanctuaires après l'incendie de l'année précédente; Thucydide corrige Hérodote, en disant qu'une partie des maisons resta debout, celles entre autres qu'avaient occupées les chefs perses ⁴. — Au liv. IX, chap. 114, Hérodote parle de Sestos assiégée par les Athéniens seuls; Thucydide ajoute que les Athéniens étaient accompagnés de leurs nouveaux alliés d'Ionie ⁵. — Au liv. VII, chap. 144, Hérodote parlant des mesures prises par Thémistocle pour la construction de trières nouvelles, dit que c'était en vue de la guerre d'Egine; Thucydide prête à Thémistocle une pensée plus profonde, en ajoutant que déjà le barbare était attendu (*ἔμμεν τοῦ βαρβάρου προσδοκίμου ὄντος*) ⁶. — De telles corrections (si elles peuvent passer pour telles) confirment, on l'avouera, plutôt qu'elles n'ébranlent l'autorité d'Hérodote.

1. Ces chapitres ont été, vraisemblablement, écrits après la fin de la guerre du Péloponnèse. Voir à ce sujet la notice de M. A. Croiset, en tête de son édition de THUCYDIDE, p. 82-91.

2. Cf. ci-dessus, p. 52-53.

3. THUCYDIDE, I, 126, et HÉRODOTE, V, 71; — THUCYDIDE, VI, 54, et HÉRODOTE, V, 55-59.

4. THUCYDIDE, I, 89, § 3.

5. Id., I, 89, § 2.

6. Id., I, 14, § 2.

Enfin certains critiques découvrent une réfutation d'Hérodote dans le passage où Thucydide définit l'intelligence politique de Thémistocle, et ils croient pouvoir tirer de la lettre à Artaxerxès, citée par Thucydide, un argument contre la réalité d'une seconde ambassade secrète envoyée par le général athénien à Xerxès après la bataille de Salamine. Ces deux opinions sont-elles fondées?

Dans son jugement sur Thémistocle, Thucydide résume ainsi les qualités éminentes de ce puissant esprit : « Par la seule force de son intelligence, et sans que l'étude ou l'expérience l'eût instruit, il était du premier coup le meilleur juge des affaires présentes, et il savait mieux que personne prévoir du plus loin les événements futurs ¹ ». Les mots οὔτε προμαθὼν ἐς αὐτὴν οὐδὲν οὐδ' ἐπιμαθὼν mettent bien en lumière la spontanéité de ce génie, qui ne devait rien ni à l'étude préalable ni à cette autre sorte d'étude qui résulte d'une expérience acquise. Au lieu de cette pensée générale, une critique trop subtile voit dans cette phrase une allusion à de prétendus conseils donnés à Thémistocle dans une circonstance solennelle, et en conclut que Thucydide condamne ici le récit d'Hérodote sur l'intervention de Mnésiphile auprès de son élève, la veille de Salamine ². C'est donner, ce semble, au jugement de Thucydide une portée beaucoup trop restreinte, et c'est en fausser le sens que de traduire avec M. Wecklein : « Jamais il n'était arrivé que personne dit à Thémistocle avant l'action ce qu'il devait faire ou après l'action ce qu'il aurait dû faire ³ ».

De même, il faut, suivant nous, maintenir le sens donné par les meilleurs éditeurs de Thucydide au passage où Thémistocle explique dans sa lettre au Grand Roi le service qu'il a rendu jadis à Xerxès : « Tu me dois de la reconnaissance pour un service passé (il rappelait ici comment il avait fait parvenir de Salamine à Xerxès la nouvelle de la retraite de la flotte grecque, et comment il avait alors, ce qui était d'ailleurs un mensonge, empêché la rupture des ponts); aujourd'hui encore, c'est avec le pouvoir de te servir que je viens à toi ⁴ ». Ainsi interprété, ce passage concorde avec le témoignage d'Hérodote, au

1. THUCYDIDE, I, 138, § 3.

2. HÉRODOTE, VIII, 58.

3. WECKLEIN (N.), *Ueber die Tradition der Perserkriege*, extrait des *Sitzungsberichte der philol.-philos. u. hist. Klasse der kön. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1876, p. 63, n. 14.

4. THUCYDIDE, I, 137, § 4.

sujet du second message de Sicinnos ¹; si Thucydide ajoute que Thémistocle se vantait à tort d'avoir empêché la rupture des ponts, c'est que, comme on le voit aussi dans Hérodote, le chef athénien n'avait consenti à abandonner son projet primitif que devant l'opposition des alliés. M. Wecklein ne comprend pas ainsi la phrase de Thucydide. Pour lui, Thémistocle rappelle sa conduite à l'égard de Xerxès dans deux circonstances distinctes : d'abord, avant la bataille, quand il avertit Xerxès de la fuite que méditaient les Grecs, et ensuite, après la victoire, quand il retint les Athéniens prêts à naviguer vers l'Hellespont. Mais cette interprétation soulève plusieurs difficultés : le mot ἀναχώρησις convient beaucoup mieux au mouvement de retraite d'une flotte victorieuse qu'à la fuite désordonnée (δρησμός, comme dit Eschyle ²) d'une armée prise de panique; et puis, comment Thémistocle aurait-il pu présenter comme un service rendu au Roi un avis, vrai en lui-même, mais dont la conséquence prévue était la défaite des Perses ³? Enfin le fait cité dans la seconde partie de la phrase (τὴν τῶν γεφυρῶν..... οὐ διάλυσιν) est inséparable, selon nous, de l'avertissement donné au Roi : τὴν τῶν γεφυρῶν..... τότε δι' αὐτὸν οὐ κατάλυσιν. A quoi pourrait se rapporter l'adverbe de temps τότε sinon à l'époque où Thémistocle avait fait dire à Xerxès de se retirer? C'est bien alors que le général athénien justifia le conseil qu'il donnait au Roi, en lui faisant savoir que les ponts ne seraient pas rompus. Il s'agit donc dans Thucydide, non de deux services, mais d'un seul (εὐεργεσίᾳ ὀφείλεται), et ce service, c'est précisément le message secret dont parle Hérodote.

Ainsi se trouvent réduites, ce semble, à peu de chose les différences qu'on avait cru observer entre Thucydide et Hérodote dans l'histoire des guerres médiques. Il convient en revanche de signaler entre les deux auteurs des rapprochements qui ne sont pas sans valeur.

Dans le résumé rapide que Thucydide fait des guerres médiques, il rappelle en quelques mots la bataille de Marathon, et il ajoute que, lors de l'invasion de Xerxès, les Lacédémoniens prirent le commandement des alliés, tandis que les Athéniens, après avoir décidé de quitter leur ville, devinrent hommes de mer ⁴. Ce rôle des Athéniens, en apparence un peu secondaire, est-il conforme à celui que

1. HÉRODOTE, VIII, 410.

2. ESCHYLE, *Perses*, v. 360.

3. Cette remarque est de MAX DUNCKER, *Ueber den angeblichen Verrath des Themistokles*, dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1882, p. 381-384.

4. THUCYDIDE, I, 48, § 2.

leur prête Hérodote, quand il attribue à l'initiative d'Athènes le salut de la Grèce ¹? N'oublions pas que Thucydide a en vue, dans toute cette partie de son introduction, les progrès de l'histoire grecque; or le développement de la puissance maritime d'Athènes avait été le résultat le plus caractéristique de la guerre médique, au point de vue des relations d'État à État : en s'exprimant ainsi, sous une forme très brève, l'historien a bien rendu compte à la fois du rôle des Athéniens et des conséquences de leur conduite.

Nous avons déjà vu ² que pour Thucydide comme pour Hérodote la guerre médique s'était terminée après deux batailles sur mer (Artémisium et Salamine) et deux sur terre (Thermopyles et Platées). Mycale même lui paraît sans doute se rattacher à l'histoire de l'empire maritime d'Athènes. C'est là une nuance sans importance, tandis qu'il est juste de reconnaître l'accord des deux historiens sur ce point, aujourd'hui contesté, que la guerre médique était finie après la défaite de Mardonius.

Dans le débat qui s'ouvre à Athènes entre Corcyre et Corinthe avant les premières hostilités de la guerre du Péloponnèse, que dit Thucydide du rôle de ces deux villes dans la guerre médique? Corcyre, à mots couverts, regrette son abstention volontaire dans les luttes du passé et sa prétendue sagesse, qui consistait à ne pas se prononcer entre les deux partis ³ : n'est-ce pas là un aveu qui confirme le récit d'Hérodote? Corinthe, elle, se tait sur ces événements, et ne rappelle qu'un service rendu jadis à Athènes avant les guerres médiques ⁴ (service cité par Hérodote ⁵), et un autre rendu à la même ville pendant la guerre de Samos ⁶. Sans doute elle ne pouvait pas parler de son rôle à Salamine et à Platées comme d'un service de même nature; mais pourquoi cependant n'évoque-t-elle pas le souvenir de ce temps? Son silence paraît indiquer du moins qu'elle n'avait pas eu alors auprès d'Athènes l'attitude d'une ville empressée et amie. Si Thucydide avait eu quelque chose à reprendre dans le récit d'Hérodote, n'était-ce pas l'occasion de faire rétablir les faits par les Corinthiens eux-mêmes?

1. HÉRODOTE, VII, 139.

2. Cf. ci-dessus, p. 60.

3. THUCYDIDE, I, 32, § 4.

4. Id., I, 41, § 2.

5. HÉRODOTE, VI, 89.

6. THUCYDIDE, I, 41, § 2.

Les Athéniens, dans une autre occasion, se glorifient de leur conduite en face du barbare, et ils le font d'une manière en tout conforme au témoignage d'Hérodote¹. Quant aux Corinthiens, ils accusent Lacédémone d'avoir laissé venir les Perses jusqu'à l'entrée du Péloponnèse avant de leur opposer une résistance sérieuse, et ils attribuent la victoire, en ce qui regarde Sparte, moins au zèle déployé par elle qu'aux fautes du barbare². C'est exactement ce que pense Hérodote, qu'on accuse parfois de se laisser aveugler par sa partialité pour Athènes.

Terminons par un détail qui nous semble confirmer une assertion d'Hérodote, en apparence contestable : les Lacédémoniens, après la bataille de Platées, ne parviennent pas à enlever le camp retranché des Perses; il faut, pour décider l'assaut, l'arrivée des Athéniens, passés maîtres dans l'art des sièges³. Ne serait-on pas tenté de soutenir qu'Hérodote attribue ici aux Athéniens de l'année 479 un mérite qu'ils acquièrent seulement plus tard, lors du siège de Samos en particulier? Ce serait une erreur; car, longtemps avant l'affaire de Samos, au témoignage de Thucydide, Sparte invoquait contre les hilotes enfermés dans Messène le secours des Athéniens, à cause de leur antique réputation dans la tactique des sièges⁴.

En résumé, Thucydide, préoccupé de la grandeur de son sujet, et convaincu de la rigueur de sa méthode, n'a pas craint de jeter quelque discrédit sur tous ses devanciers, y compris celui qui, à nos yeux, les dépasse de toute sa hauteur. Sans doute on aimerait à trouver chez le plus profond des historiens une plus juste appréciation d'un génie comme Hérodote. Mais, en s'exprimant comme il a fait, Thucydide n'obéissait pas seulement à un sentiment naturel de répulsion pour le genre des conteurs ioniens; il se conformait à une sorte de tradition littéraire, qui remontait aux premiers logographes, et qui se perpétua chez les historiens durant toute l'antiquité grecque : déjà Hécatee commençait un de ses ouvrages par une critique assez vive des écrivains grecs⁵; Hérodote suivit cet exemple, et ne ménagea pas les Ioniens. Comment s'étonner qu'il ait été à son tour l'objet d'un traite-

1. THUCYDIDE, I, 73 et 74.

2. Id., I, 69, § 5.

3. HÉRODOTE, IX, 70.

4. THUCYDIDE, I, 102, § 2.

5. HÉCATÉE DE MILET, fr. 332 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 25).

ment semblable? D'autre part, on peut regretter aussi que Thucydide n'ait pas accordé plus de place, dans son résumé de l'histoire grecque, aux glorieuses batailles qui avaient délivré la Grèce de l'invasion médique; mais, ne méconnaissions pas sa pensée véritable : jamais il n'a prétendu que l'histoire des guerres médiques fût mal faite, encore moins, qu'elle ne pût pas être faite, à la distance où l'on était des événements, et lui-même a parlé de ces guerres dans des termes qui confirment en général le témoignage de son devancier.

CHAPITRE II

CTÉSIAS

Si nous ne découvrons pas chez Thucydide toutes les intentions qu'on lui prête à l'égard d'Hérodote, encore faut-il avouer que les plus légères sévérités d'un tel historien prennent à nos yeux une importance considérable : le caractère de l'homme donne du poids à ses moindres paroles.

Tout autre est le cas de Ctésias. Ce médecin de Cnide, devenu historien par occasion, ne jouit pas d'une réputation qui nous dispose à lui accorder d'abord notre confiance. Ses attaques contre Hérodote pourront avoir de la valeur, si elles reposent sur une tradition digne de foi ; mais elles ne devront rien à la personne même de leur auteur.

Faut-il donc attribuer du moins ce genre de mérite à Ctésias ? Faut-il, en dépit des soupçons qui pèsent sur sa véracité, voir une tradition originale dans son récit des guerres médiques ? En un mot, est-ce bien la tradition perse que nous a conservée Ctésias ? Est-il vrai que les fragments, malheureusement fort pauvres, de son œuvre représentent pour nous ce témoignage précieux des vaincus, que l'on souhaite toujours de pouvoir opposer au témoignage des vainqueurs ?

Pour répondre à cette question, il nous faut d'abord revenir brièvement sur la personne de Ctésias, et nous demander ce que valent les attaques anciennes qui lui ont fait auprès de nous cette réputation fâcheuse. Par un rapprochement curieux, en effet, plusieurs auteurs anciens enveloppent dans la même condamnation Ctésias et Hérodote : si nous acceptons ce témoignage pour l'un, pouvons-nous le rejeter pour l'autre ?

Nous ne tomberons pas dans cette contradiction; mais après avoir défini la portée de ces attaques, nous verrons si, pour Ctésias mieux que pour Hérodote, elles ne se justifient point par d'autres textes et par l'étude directe des fragments de son ouvrage.

On s'explique sans peine que Ctésias, écrivant en ionien, peu après Hérodote, une histoire des peuples de l'Asie, Assyriens, Mèdes et Perses, ait été de bonne heure associé par l'opinion aux logographes qui avaient composé des Περσικά, des Μηδικά ou des Ἀσσυριακά, et à Hérodote lui-même, qui avait touché aux mêmes sujets. A regarder les choses de haut, on pouvait, au temps d'Aristote par exemple, grouper les historiens en deux séries : dans l'une se plaçaient les logographes, puis Hérodote et Ctésias; dans l'autre Thucydide et les historiens de son école. Assurément des points de contact rapprochaient Hérodote des conteurs ioniens : comme eux il avait mêlé à son histoire des légendes que Thucydide, traitant le même sujet, aurait écartées de son chemin. A cet égard Ctésias ressemblait à Hérodote, et tous deux s'étaient appliqués à charmer le lecteur par la richesse, la variété des anecdotes, et par l'habileté de la composition ¹. Cette préoccupation commune a fourni l'occasion de les comparer l'un à l'autre, et de les assimiler aux poètes épiques ou tragiques, inspirés par le même désir de plaire. A cette observation générale se ramènent en somme les critiques suivantes. Théopompe déclare « qu'il saura conter les fables dans son histoire mieux qu'Hérodote, Ctésias, Hellanicus et les auteurs qui ont écrit sur l'Inde ² ». Strabon parle de la φιλομυθία qui défigure les livres des anciens historiens sur la Perse, la Médie, l'Assyrie, et, reprenant la pensée de Thucydide, il condamne les écrivains qui cherchent à plaire par des récits merveilleux : « on croirait plutôt, dit-il, Hésiode et Homère que Ctésias, Hérodote, Hellanicus et les autres du même genre ³ ». Enfin c'est la même classification que suit Lucien quand il embrasse dans la même accusation tous les écrivains capables de raconter des mensonges, « Hérodote et Ctésias de Cnide, et avant eux les poètes, à commencer par Homère ⁴ ». Les mêmes hommes expient dans l'île des impies le

1. PHOTIUS dit de Ctésias (p. 43 a, éd. Bekker) : Ἡ δὲ ἡδονὴ τῆς ἱστορίας αὐτοῦ τὸ πλεῖστον ἐν τῇ τῶν διηγημάτων αὐτοῦ γίνεται κατασκευῇ, τὸ παθητικὸν καὶ ἀπροσδόκητον ἐχούσῃ πολὺ καὶ τὸ ἐγγὺς τοῦ μυθώδους αὐτὴν διαποιεῖσθαι.

2. THÉOPOMPE, fr. 29 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 283).

3. STRABON, XI, p. 507-508.

4. LUCIEN, *Le menteur d'inclination*, 2.

crime d'avoir menti dans leurs livres ¹. Si nous n'avions que ces textes pour juger Ctésias, nous ne pourrions pas le condamner plus que nous ne faisons Hérodote, d'après des preuves aussi vagues.

A vrai dire, d'autres charges pèsent sur lui. Son livre sur l'Inde contient, avec beaucoup de détails curieux et de faits exacts, des fables manifestes, qu'il a le tort de ne pas donner pour telles. Hérodote, lui aussi, dans les chapitres qu'il consacre aux Indiens, répète des erreurs; mais il cite ses auteurs ². Ctésias semble avoir voulu assumer seul la responsabilité de ses descriptions, et c'est justement en se déclarant témoin oculaire de certains phénomènes, qu'il se trahit. On ne lui reprocherait pas de décrire des animaux fantastiques, s'il laissait entendre, ou s'il permettait seulement de comprendre, que ces figures symboliques étaient sculptées sur les monuments de la Perse ou de l'Inde. Mais il va jusqu'à dire qu'il a vu de ses yeux à la cour d'Artaxerxès cet animal monstrueux, la *martichora*, qui a la tête d'un homme, le corps d'un lion et la queue d'un scorpion ³. Il ne se contente pas de rapporter la croyance suivant laquelle une épée, plantée en terre, écarte la neige, la grêle et la foudre; il déclare qu'il a vu deux fois ce phénomène à la cour du Grand Roi ⁴. Que penser aussi de sa longue description des Pygmées ⁵? Photius atteste que Ctésias, en exposant toutes ces fables, prétendait dire la plus exacte vérité, et qu'il invoquait à ce propos sa propre expérience ou le témoignage de témoins oculaires ⁶. Quelle confiance accorder aux déclarations analogues dont il accompagne ses récits historiques?

Certains passages des *Περσικά* ne risquent pas moins de compromettre sa véracité. On a lieu de douter, en effet, du rôle que s'attribue Ctésias dans les négociations intervenues entre les Grecs et les barbares, soit après la bataille de Cunaxa, soit en 398, lors de l'alliance conclue par l'Athénien Conon avec la Perse. Après la défaite du jeune Cyrus à Cunaxa, Ctésias raconte qu'il fut envoyé en ambassade auprès des chefs grecs ⁷. Or cette assertion est contredite par Xénophon en

1. LUCIEN, *Histoire véritable*, II, 31.

2. HÉRODOTE, III, 105 : ὡς Πέρσαι φασίν.

3. CTÉSIAS, *Indica*, § 7 du résumé de PHOTIUS (p. 80 des *Fragments* de Ctésias, publiés par C. Müller, à la suite de l'HÉRODOTE de la coll. Didot).

4. Id., *ibid.*, § 4.

5. Id., *ibid.*, § 11.

6. Id., *ibid.*, § 32.

7. PLUTARQUE, *Artaxerxès*, 13.

termes formels : « De la part du Roi et de Tissapherne vinrent alors des hérauts; c'étaient des barbares, et, avec eux, un Grec, Phalinos ¹ ». Quant à la mission de Ctésias auprès de Conon, elle n'est pas contestée; mais quelques auteurs, au témoignage de Plutarque ², rapportaient que les choses ne s'étaient point passées comme le disait Ctésias : au lieu d'être désigné spontanément par le Grand Roi pour cette mission, il aurait lui-même, par un artifice habile, provoqué ce choix en ajoutant de sa main quelques mots à la lettre de Conon.

Est-il nécessaire, après cela, de rappeler que tous les critiques anciens ont signalé dans les livres de Ctésias une tendance à l'effet, une recherche du dramatique, en un mot des préoccupations littéraires qui s'accordent mal avec le respect de la stricte vérité? Les exemples que nous avons cités suffisent à faire connaître le caractère de l'historien qui se posait en adversaire d'Hérodote, et qui, prenant presque en tout le contre-pied de son devancier, l'accusait d'être un menteur (ψεύστης) et un conteur de fables (λογοποιός) ³. Une telle accusation se retourne trop facilement contre son auteur.

Il n'était pas inutile d'établir ces faits, avant d'aborder la question spéciale que nous nous sommes posée : quelle était la valeur du récit que Ctésias faisait des guerres médiques? Et d'abord, dans quelle mesure ce récit reposait-il sur une tradition perse?

On fait dire parfois à Ctésias autre chose que ce qu'il a réellement avancé lui-même à ce sujet ⁴. On suppose que ses informations sur les guerres médiques dérivait des *ξασιδικαὶ διηγήσεις* que mentionne Diodore ⁵, et qui ne seraient autre chose que des annales royales, des chroniques, où les scribes auraient enregistré, depuis la plus haute antiquité, les affaires de la cour et notamment les services rendus au Grand Roi. Le caractère officiel de ces rapports explique, d'après M. Gilmore, les différences qui séparent Ctésias d'Hérodote et des autres historiens grecs ⁶. Le même éditeur, dans son introduction aux

1. XÉNOPHON, *Anabase*, II, 1, § 47.

2. PLUTARQUE, *Artaxerxès*, 21.

3. CTÉSAS, *Persica*, § 1 du résumé de PHOTIUS.

4. CTÉSAS, *The Fragments of the Persika*, éd. by John Gilmore, London, 1888. — Selon M. C. Müller, les Perses qui avaient rédigé les chroniques royales (*Persas regiorum annalium auctores*) avaient dû beaucoup altérer la vérité, dans l'histoire des guerres médiques, par vanité et par esprit de flatterie (*De vita et scriptis Ctesiae*, p. 3).

5. DIODORE, II, 32.

6. CTÉSAS, éd. Gilmore, p. 158, note au § 58.

livres VII et suivants des Περσικά, cite les textes du livre d'*Esther*, qui nous font connaître l'usage perse de l'inscription des bienfaiteurs (δρυσάγγει) sur une sorte de *livre d'or*¹. Si on rapproche de ces textes les passages où Hérodote mentionne des listes officielles de ce genre², on est tenté d'admettre que Ctésias a eu entre les mains et utilisé pour son ouvrage des documents rédigés par la chancellerie perse.

En réalité, cependant, Ctésias lui-même ne prétend pas (au moins dans le résumé que nous a laissé Photius) qu'il ait dépouillé les βασιλικὰ διφθέροι pour composer l'histoire proprement dite des Perses, depuis l'avènement de Cyrus. Ce qu'il a tiré de ce recueil, ce sont, au témoignage de Diodore, les plus anciens récits qu'il rapporte sur l'Assyrie et la Médie : à propos de Memnon venant au secours des Troyens, il déclare que cet événement était raconté dans les βασιλικὰ ἀναγραφὰί³, et, quand il parle plus longuement de ces livres où était conservé le souvenir des actions anciennes (τὰς παλαιὰς πράξεις), c'est au sujet des rois mèdes, dont il se prépare à retracer l'histoire⁴. Quelle idée convient-il donc de se faire de ces βασιλικὰ διφθέροι? Il est impossible de supposer qu'il ait existé en Perse des chroniques remontant jusqu'au temps des souverains assyriens et mèdes. Les rois de Perse n'ont pu connaître sur cette histoire antérieure de l'Asie que des récits fabuleux, des légendes locales, mêlées peut-être de quelques souvenirs historiques. Ce que Ctésias a pu consulter à ce sujet, ce ne sont pas des annales, mais plutôt des espèces de poèmes nationaux, de chants épiques, comme on en trouve à l'origine de presque toutes les nations civilisées. De telles traditions poétiques ont existé en Perse, et s'y sont même maintenues à travers les siècles : témoin ce *Livre des rois* de Firdousi, vaste recueil où s'est accumulée la matière d'une riche épopée iranienne⁵. Voilà la source où a puisé

1. *Esther*, II, 21-23; VI, 1-11; X, 2.

2. HÉRODOTE, VII, 100; VIII, 85, 90.

3. DIODORE, II, 22.

4. Id., *ibid.*, 32.

5. Nous empruntons cette idée à l'auteur d'un livre déjà ancien, mais plein d'intérêt : BLUM (K.-L.), *Herodot und Ctesias, die frühesten Geschichtsforscher des Orients*, Heidelberg, 1836. M. Blum appuie son hypothèse, au sujet des βασιλικὰ διφθέροι, sur des considérations générales, mais aussi sur le texte même de Diodore, qu'il interprète autrement que tous les commentateurs. Dans le passage suivant de DIODORE (II, 32) : Οὗτος οὖν (Ctésias) φησὶν ἐκ τῶν βασιλικῶν διφθερῶν, ἐν αἷς οἱ Πέρσαι τὰς παλαιὰς πράξεις κατὰ τινα νόμον εἶχον συντεταγμένους, πολυπραγμονῆσαι τὰ καθ' ἕκαστα καὶ συνταξάμενον τὴν ἱστορίαν ἐς τοὺς Ἕλληνας ἐξενεγκεῖν, M. Blum comprend le mot νόμος, non pas dans le sens de *loi*, mais dans le sens

l'historien qui a conté comme on sait les légendes de Ninus, de Sémi-ramis et de Sardanapale; voilà les livres où était enregistrée l'histoire fabuleuse des rois mèdes. Sans nul doute, les fondateurs de la dynastie perse elle-même ont été l'objet de traditions analogues, et on se représente aisément, au temps de Ctésias, de pareils récits encore répandus en Perse sur la personne de Cyrus, de Cambyse et de leurs successeurs. Est-il permis de confondre ces *livres royaux* avec les documents officiels que mentionnent Hérodote et le livre d'*Esther*? Et faut-il penser, par exemple, que les βασιλικὰ διφθέρα, composées d'abord sous la forme d'une ample épopée, allaient peu à peu en se resserrant, en se desséchant pour ainsi dire, jusqu'à ne comporter plus que des listes de noms propres? Le champ est ouvert aux hypothèses; mais il nous a paru bon de remarquer seulement que Ctésias, pour l'histoire des guerres médiques, ne s'autorisait, ce semble, ni de l'une ni de l'autre de ces deux sources. Il se contentait, pour toute la période historique de son sujet, d'affirmer qu'il rapportait une tradition perse¹: ce qu'il n'avait pas vu lui-même, il le racontait, disait-il, d'après les Perses qu'il avait interrogés. Que doit-on penser de cette assertion, en ce qui regarde le récit particulier des guerres médiques?

Si l'on considère dans leur ensemble les dix chapitres du résumé de Photius, on est frappé tout d'abord de voir que la défaite des Perses y est formellement avouée, sans ménagements ni réticences. Datis débarque à Marathon, et il y est battu par Miltiade². A Platées, l'armée perse succombe, et Mardonius prend la fuite³. Xerxès lui-même, à Salamine, perd cinq cents vaisseaux, et abandonne la victoire aux Grecs⁴. Admettons que le résumé succinct de Photius ait supprimé les nuances qui pouvaient atténuer chez Ctésias l'aveu de cette triple défaite: le médecin d'Artaxerxès n'en reconnaissait pas moins l'infériorité des armes perses, et l'échec total de l'entreprise. Est-il possible que telle ait été la version, officielle ou non, des

de *chant, rythme, mélodie*. Ainsi se trouverait bien mis en lumière le caractère poétique de ces vieilles traditions, qui ne pouvaient rien avoir de commun avec des annales officielles, des documents authentiques.

1. CTÉSIAS, *Persica*, § 1 du résumé de PHOTIUS: Φησὶ δὲ αὐτὸν τῶν πλείονων ἃ ἱστορεῖ αὐτόπτην γεγόμενον ἢ παρ' αὐτῶν Περσῶν (ἐνθα τὸ ὕρην μὴ ἐνεχώρει) αὐτήκοον καταστάντα, οὕτω τὴν ἱστορίαν συγγράψαι.

2. CTÉSIAS, *Persica*, § 18.

3. Id., *ibid.*, § 23.

4. Id., *ibid.*, § 26.

Perses? Les Grecs eux-mêmes, malgré l'éclat de leur victoire, n'ont pas eu, ce semble, la naïveté de croire que les Perses racontaient comme eux l'histoire de cette guerre, et le rhéteur Dion Chrysostome nous paraît avoir exprimé une opinion fort ancienne en Grèce, lorsqu'il attribue à un Mède la version suivante des guerres médiques : « Darius envoya Datis et Artapherne contre les villes de Naxos et d'Erétrie; ces villes prises, l'expédition revint en Asie. Cependant, tandis que la flotte perse était mouillée dans un port de l'Eubée, quelques vaisseaux, une vingtaine environ, avaient été jetés sur la côte de l'Attique, et un combat s'y était engagé entre les matelots et les indigènes. Plus tard, Xerxès, ayant fait campagne contre tous les Grecs, vainquit d'abord les Lacédémoniens aux Thermopyles et tua leur roi Léonidas, puis il prit et saccagea la ville des Athéniens, et réduisit en esclavage tous ceux qui n'avaient pas pris la fuite. Ayant alors imposé un tribut aux Grecs, il revint en Asie ¹. » Voilà bien par quelles altérations de la vérité et par quelles réticences le patriotisme des barbares devait chercher à dissimuler l'histoire réelle de ces événements! A vrai dire, Dion Chrysostome nous semble avoir mis dans la bouche d'un Perse, à propos de la journée de Marathon, une opinion qui depuis longtemps avait cours en Grèce; peut-être même a-t-il inventé de toutes pièces cette prétendue conversation avec un barbare; mais du moins avait-il raison de penser que les Perses, loin de faire l'aveu de leurs défaites, avaient retenu seulement de cette grande entreprise le souvenir glorieux des Thermopyles et de la prise d'Athènes.

Le récit de Ctésias contient en outre une grossière erreur chronologique : la bataille de Platées aurait eu lieu, selon lui, avant le combat naval de Salamine ². Cette confusion des campagnes de 480 et de 479 ne peut guère s'expliquer que par la situation géographique de Platées, dans la Grèce centrale, entre les Thermopyles et l'Attique;

1. DION CHRYSOSTOME, XI, p. 366-367 R.

2. On s'est demandé si cette erreur devait être attribuée à Ctésias lui-même ou à son abrégiateur Photius. Nous ne doutons pas, quant à nous, que la faute ne provienne de Ctésias. D'abord, l'usage d'abréger les auteurs anciens était trop répandu au temps de Photius, pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir par maladresse prêté gratuitement des erreurs historiques à son modèle. Ensuite, la confusion grave que présente le résumé de Photius est signalée par Dion Chrysostome (XI, p. 365 R), et cela dans des termes tels que, suivant toute vraisemblance, c'est au récit de Ctésias que le rhéteur fait allusion. Voir à ce sujet la discussion de M. H. R. Pomtow, *Die Perserexpedition nach Delphi*, dans *Neue Jahrbücher*, t. CXXIX (1884), p. 233.

elle est donc plus naturelle chez un auteur grec, qui disposait de cartes géographiques, que dans une tradition barbare, et ce n'est pas encore à ce trait que nous reconnaitrons la marque d'une origine perse. Ajoutons que Dion Chrysostome, en faisant allusion à cette erreur, dans le même discours que nous avons déjà cité, la mentionne au nombre des contradictions que présente en général l'histoire, même écrite par des contemporains : il ne parle pas des contradictions qui proviennent de traditions propres à des peuples différents.

Enfin, dans le détail des faits, trouvons-nous chez Ctésias, ou du moins chez son abrégiateur, la moindre trace d'une origine vraiment orientale? Y a-t-il rien qui justifie cette singulière assertion de M. C. Müller, que l'historien, pénétré des idées perses, « en était arrivé à oublier les mœurs des Grecs ses compatriotes » ¹? C'est le contraire qui nous semble vrai. A l'exception de quelques détails particuliers qui peuvent provenir de la cour même de Suse (comme ceux qui se rapportent à la maladie de Darius, à la date de sa mort et à la durée de son règne, au mariage de Xerxès, à ses fils et ses filles), la plupart des données de Ctésias ont une couleur grecque. Ne parlons pas même ici de certaines expressions isolées qui trahissent parfois la patrie de l'écrivain et le public auquel il s'adresse ². C'est bien le fond même du récit qui est grec, dans cette description, par exemple, du combat des Thermopyles : « Contre le général des Lacédémoniens, Léonidas, posté aux Thermopyles, Xerxès envoie d'abord Artabane avec 10 000 hommes; l'armée perse est écrasée, tandis que tombent seulement deux ou trois Lacédémoniens. Le roi ordonne ensuite une nouvelle attaque avec 20 000 hommes; ces 20 000 hommes sont de nouveau défaits. Alors, à coups de fouet, on pousse les Perses au combat; mais, sous les coups de fouet même, ils sont encore vaincus. Le lendemain Xerxès commande d'engager la bataille avec 50 000 hommes, et, comme il n'arrive encore à rien, il renonce pour le moment à combattre. Cependant Thorax de Thessalie et deux chefs trachiniens, Calliadès et Timaphernès, étaient dans le camp des Perses, avec une armée. Xerxès, les ayant fait venir avec Démarate et Hégias d'Ephèse, apprit d'eux que les Lacédémoniens ne seraient jamais

1. *De vita et scriptis Ctesiae*, p. 3.

2. Une des causes qui poussent Xerxès à marcher contre la Grèce est le désir de châtier les habitants de Chalcédoine, qui avaient renversé l'autel de Ζεύς Διαθετήριος, élevé jadis par Darius (CTÉSIAS, *Persica*, § 17 et 21).

vaincus s'ils n'étaient cernés. Alors, sous la conduite des deux Trachiniens, l'armée perse, au nombre de 40 000 hommes, passa par un sentier difficile, et prit de dos les Lacédémoniens : enveloppés, ils succombèrent tous en combattant vaillamment ¹. » Chaque phrase, dans ce pâle sommaire de Photius, contient le plus bel éloge des Grecs, et quelques mots plus expressifs encore que les autres (καὶ μαστιγούμενοι ἔτι ἡττώοντο) ne laissent aucun doute sur l'esprit qui animait tout le récit de Ctésias. Or nous avons ici la plus longue des descriptions que Photius nous ait laissées. D'autres morceaux, plus courts, ont le même caractère. On connaît, par exemple, les deux expéditions que Xerxès, au témoignage de Ctésias, avait ordonnées contre Delphes : la première, conduite par Mardonius, avait échoué, et Mardonius y avait trouvé la mort ; la seconde, envoyée directement d'Asie après le retour de Xerxès, avait porté à Apollon les outrages du Grand Roi, et pillé le temple ². Faut-il voir dans ce récit le mélange de deux traditions, l'une grecque, dérivée de celle que rapporte Hérodote, et comportant l'aveu d'un échec, l'autre perse, et consacrant la revanche de Xerxès ? S'il en était ainsi, ce serait déjà la preuve que tout chez Ctésias ne provenait pas d'une source perse ; mais les termes dont se sert Photius, à propos de la seconde expédition, nous paraissent trahir, eux aussi, une origine grecque : le roi charge d'abord le général Mégabyse d'aller piller le temple ; Mégabyse se refuse, et c'est un eunuque qui reçoit la mission de venger sur Apollon la mort de Mardonius ! Pouvait-on marquer plus fortement en Grèce l'acharnement et le mépris de Xerxès à l'égard du dieu de Delphes ?

Si la source de Ctésias n'est pas exclusivement perse, d'où vient la tradition qu'il représente ? Photius atteste que l'auteur des *Persica* contredisait Hérodote presque sur tous les points, lui reprochant son amour des fables et ses mensonges. Ce texte suffit à établir que Ctésias n'avait pas, comme on l'a cru, composé tout son ouvrage à Suse, en dehors de toute communication avec les Grecs et avec la tradition nationale. Comme Thucydide, il avait eu connaissance du livre d'Hérodote, et c'est avec intention qu'il avait donné des mêmes faits une version différente. Reste à savoir à quel moment de sa carrière il avait eu entre les mains l'œuvre de son devancier. Était-ce avant son arrivée à la cour du roi de Perse ? La chose nous paraît peu probable.

1. CTÉSIAS, *Persica*, § 23.

2. Id., *ibid.*, § 25 et 27.

Quoique répandu en Grèce aussitôt après la mort de son auteur, le livre d'Hérodote fut d'abord plus connu en Italie et à Athènes que dans les pays grecs d'Asie, bientôt entraînés de nouveau sous la domination perse. Le médecin de Cnide, avant d'être appelé vers 415 à la cour de Suse, ne devait pas s'être préoccupé beaucoup des écrits de son compatriote d'Halicarnasse, depuis longtemps éloigné de sa ville natale. Dans ses fonctions mêmes de médecin royal, nous doutons fort que Ctésias ait fait œuvre d'historien. Tout autres furent ses dispositions, lorsque plus tard, en 398, il quitta la Perse pour revenir en Grèce. Après avoir été mêlé aux négociations du Grand Roi avec les États grecs, il se trouva rejeté dans le parti de Sparte, quand survint la rupture de cette ville avec Artaxerxès; c'est alors qu'il dut entreprendre de rédiger pour les Grecs les souvenirs qu'il avait recueillis jadis en Orient. Lucien lui reproche, bien à tort, d'avoir écrit pour flatter un prince dont il était un des familiers¹: plusieurs passages des *Περσικά*, relatifs à Artaxerxès et à Parysatis, ne peuvent avoir été écrits, au contraire, que loin de la cour, hors de l'empire. Plutarque est plus près de la vérité, lorsqu'il signale chez Ctésias un parti pris en faveur de Lacédémone². Cette tendance que Plutarque reconnaissait dans les chapitres sur Cléarque, c'est aussi celle que nous croyons trouver dans l'histoire des guerres médiques.

Nous avons déjà noté, d'après Photius, la peinture énergique que Ctésias faisait de Léonidas et de ses compagnons: il convient d'ajouter ici que l'inspiration grecque, sensible dans tout ce morceau, était avant tout une inspiration lacédémonienne. A en juger par les proportions que donne Photius aux autres épisodes de la guerre, aucune partie n'était plus développée que celle-là: l'exploit des Spartiates figurait au premier plan du tableau. Peut-être n'est-ce pas non plus le hasard, ou la fantaisie du compilateur, qui fait que le chef spartiate seul est nommé dans la bataille de Platées; toute la part qu'avait prise à la victoire le contingent d'Athènes y est laissée dans l'ombre³. Faut-il attribuer à la même cause l'omission des combats livrés à Artémisium par une flotte où dominait l'élément athénien? et, à une époque antérieure, n'est-ce pas à dessein que Ctésias négligeait de

1. LUCIEN, *Comment il faut écrire l'histoire*, 39.

2. PLUTARQUE, *Artaxerxès*, 13: 'Αλλὰ θαυμάσιος ὁ Κτησίας, ὡς ἔοικε, φιλότιμος ὢν καὶ οὐχ ἥττον φιλόλαον.....

3. CTÉSIAS, *Persica*, § 25.

rappeler l'initiative d'Athènes lors de la révolte ionienne, c'est-à-dire cette première entreprise de la Grèce propre pour venir au secours de ses frères d'Asie? Cette omission nous paraît d'autant plus caractéristique (c'est-à-dire attribuable à Ctésias et non à Photius), que nulle part ailleurs, à propos des campagnes de Datis et de Xerxès, il n'est question de l'expédition athénienne en Asie et de l'incendie de Sardes. Loin d'attribuer à un aussi noble motif la haine dont les Perses poursuivaient Athènes, Ctésias racontait que les vainqueurs de Marathon s'étaient rendus coupables d'une violation du droit des gens, en refusant de rendre le corps de Datis¹. Le récit de la bataille de Salamine contient aussi quelques traits qui s'accordent avec la tendance générale que nous signalons ici : la flotte des Grecs compte, suivant Ctésias, 700 vaisseaux, et le contingent particulier des Athéniens 110². Que nous sommes loin des chiffres fournis par Eschyle, Hérodote et Thucydide! Les Athéniens ne forment plus qu'une fraction minime de la flotte, au lieu de la moitié ou des deux tiers! Aussi la victoire appartient-elle réellement à tous les Grecs (νικῶσιν Ἕλληνες), parmi lesquels Ctésias distingue cependant Thémistocle et Aristide, pour leurs sages conseils et leur habileté : c'est à eux que les Grecs durent un secours d'archers crétois, et c'est par leurs manœuvres adroites que Xerxès précipita son départ. Hérodote ne nous apprend-il pas que Sparte avait en effet rendu hommage à la prudence de Thémistocle³? Enfin la prise et l'incendie d'Athènes sont exposés par Ctésias en deux lignes; mais c'est assez pour que l'auteur oppose au récit d'Hérodote une version beaucoup moins athénienne : au lieu de résister jusqu'à la mort, les pauvres prêtres réfugiés dans l'Acropole, derrière leur muraille de bois, s'échappent pendant la nuit, abandonnant la place à la flamme des Perses⁴!

Nous ne prétendons pas nier que quelques détails dans le récit de Ctésias n'offrent par eux-mêmes de l'intérêt, et ne puissent être utilisés par l'historien des guerres médiques. Dans le nombre il conviendrait peut-être de ranger la digue élevée par Xerxès avant la bataille de Salamine, ou bien encore la présence d'archers crétois dans l'armée grecque⁵. Mais nous avons démontré, ce semble, que

1. CTÉSIAS, *Persica*, § 18.

2. *Id.*, *ibid.*, § 26.

3. HÉRODOTE, VIII, 124.

4. CTÉSIAS, *Persica*, § 26.

5. *Id.*, *ibid.*

Ctésias n'avait pas, comme on l'a cru, reproduit une tradition officielle des Perses, ni même une tradition perse; nous avons vu que son récit des guerres médiques n'avait en rien l'apparence d'une relation faite par un peuple vaincu, et nous avons cru pouvoir supposer qu'une bonne partie de ses informations provenait d'une origine spartiate. Si l'on songe d'ailleurs que Ctésias n'offre pas, comme historien, des garanties suffisantes de véracité, on reconnaîtra que ses attaques contre Hérodote doivent être attribuées à de mesquines rivalités de métier, ainsi qu'à des préoccupations politiques peu propres à guider l'historien dans la recherche de la vérité.

CHAPITRE III

LES HISTORIENS DU IV^E SIÈCLE ET DE LA PÉRIODE ALEXANDRINE

L'historien Josèphe écrivait, à la fin du premier siècle de notre ère, cette phrase souvent citée : « Les écrivains grecs se contredisent les uns les autres dans leurs ouvrages, et ne craignent pas de rapporter sur les mêmes faits les versions les plus opposées. Je perdrais mon temps à rappeler toutes les contradictions d'Hellanicus et d'Acusilaos dans le domaine des généalogies, et toutes les erreurs qu'Acusilaos relève chez Hésiode; chacun sait mieux que moi comment Ephore convainc de fausseté la plupart des allégations d'Hellanicus, et comment Timée en fait autant pour Ephore; à son tour, Timée est attaqué par ses successeurs, Hérodote par tout le monde sans exception¹. » En s'exprimant ainsi, Josèphe avait encore entre les mains l'immense production littéraire et historique des quatre derniers siècles, aujourd'hui presque entièrement perdue, et le fait qu'il signale au sujet d'Hérodote ne saurait être contesté : tous les écrivains grecs depuis le IV^e siècle, historiens, philosophes, érudits, avaient à l'envi attaqué celui qui déjà portait le titre de *Père de l'histoire*².

La perte de ces écrits, où dominait la polémique, n'est pas de celles que nous devons le plus regretter dans l'histoire de la littérature grecque. Car, dans le temps même où écrivait Josèphe, paraissait un traité, que nous possédons, et qui, tout entier dirigé contre Hérodote (notamment contre Hérodote historien des guerres médiques), contient, ce semble, le résumé de la plupart des discussions antérieures.

1. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.

2. C'est le titre que lui donne déjà CICÉRON, *De legibus*, I, 1, § 5.

C'est le livre de Plutarque sur la *Malignité d'Hérodote*. Cet ouvrage, fort curieux pour la connaissance de la critique historique chez les anciens, méritera de nous arrêter un peu : il nous donnera une idée de ces reproches unanimes qui, suivant Josèphe, accablaient Hérodote de toutes parts.

Mais, avant d'aborder l'étude de ce petit écrit, demandons-nous si les attaques dont Hérodote avait été jusque-là l'objet ne s'expliquent point en général par des circonstances faciles à déterminer, par certaines habitudes propres aux historiens de ce temps, et surtout par d'importantes transformations dans la pensée grecque.

Le même passage de Josèphe nous fournit à cet égard une indication précieuse : c'est que Thucydide lui-même, malgré son grand amour de la vérité, n'était pas à l'abri du reproche que les historiens se prodiguaient les uns aux autres (ὡς ψευδόμενος ὑπὸ τινων κατηγορεῖται)¹. Faut-il s'étonner dès lors qu'un esprit chicaneur comme Timée (qu'on surnomma Ἐπιτίμιος) ait bataillé dans ses écrits avec les historiens antérieurs de la Sicile? Les mêmes procédés de discussion se retrouvaient, au témoignage de Josèphe, chez les Atthidographes, ainsi que chez les auteurs d'écrits historiques sur Argos². Assurément Josèphe insiste avec complaisance sur l'incertitude de ces traditions grecques, pour les opposer aux écrits des Juifs; mais le fait qu'il atteste nous est connu autrement que par ce témoignage : nous l'avons déjà signalé à propos des critiques que Thucydide adressait à ses devanciers. Si un grand esprit comme Thucydide a pu céder en quelque mesure à ce sentiment naturel de fierté que les historiens grecs ne craignaient pas d'afficher, pour ainsi dire, dès le début de leurs ouvrages, combien cette mode dut-elle se répandre davantage après lui! Ctésias y céda d'autant plus aisément qu'il pouvait sur quelques points opposer son expérience personnelle au témoignage d'Hérodote, et, à sa suite, tous ceux qui, s'attachant à une branche quelconque de la science, trouvèrent à reprendre quelques détails dans le riche trésor de connaissances amassé par Hérodote, ne se firent pas faute de proclamer à l'occasion la supériorité de leurs informations.

Hâtons-nous de dire que cette critique dut être souvent légitime. Parmi les nombreux écrivains qui attaquèrent Hérodote, beaucoup le firent sans aucun esprit de dénigrement, pour rectifier des fautes

1. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.

2. *Id.*, *ibid.*

plutôt que pour accuser l'auteur. Tel paraît avoir été entre autres Manéthon ¹, qui avait pourtant composé un ou plusieurs livres contre Hérodote ²; mais ce prêtre égyptien ne prétendait pas que l'historien grec de l'Égypte eût menti à dessein; il attribuait ses erreurs à l'ignorance ³. C'est la même pensée qu'a Diodore quand il passe en revue les données des historiens grecs sur l'Égypte : rendant hommage à la curiosité d'Hérodote et à la variété de ses connaissances historiques, il lui reproche seulement d'avoir suivi et accepté des opinions contradictoires ⁴. Dans un autre ordre de connaissances, il est permis de croire qu'Aristote, qui citait d'ailleurs Hérodote au premier rang des historiens, ne cherchait pas à le décrier quand il relevait chez lui des notions fausses d'histoire naturelle ⁵, et Strabon se contente souvent, dans ses critiques à l'adresse d'Hérodote, de reproduire des observations d'Ératosthène ⁶.

Cependant ces savants mêmes, à commencer par Aristote, emploient parfois des termes qui dépassent les bornes d'une simple critique de détail, et qui révèlent de leur part un dissentiment plus profond avec notre auteur. Hérodote est pour Aristote un μυθολόγος ⁷. Diodore estime que les auteurs d'Αἰγυπτιακά, y compris Hérodote, ont préféré l'étrange au vrai, et qu'ils ont arrangé des fables pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs ⁸. Strabon surtout est sévère dans ce sens : il accuse Hérodote et ses semblables d'une naïveté excessive (ἀπλότης) et d'un goût fâcheux pour les fables (φιλομυθία) ⁹; il leur attribue la préoccupation constante de rendre leurs ouvrages agréables par un mélange de merveilleux, et de raconter des fables, non par ignorance, mais pour frapper l'imagination par des prodiges ¹⁰; enfin d'un mot il traite de bavardage les données d'Hellanicus et d'Hérodote sur les Scythes ¹¹.

1. D'après JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 14.

2. *Etymologicum Magnum*, au mot λεοντοκόμος. — Cf. EUSTATHE, *Commentaire sur l'Iliade*, liv. XI, v. 480.

3. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 14 : Πολλὰ τὸν Ἡρόδοτον ἐλέγχει τῶν Αἰγυπτιακῶν ἐπ' ἀγνοίας ἐψευσμένον.

4. DIODORE, I, 37, § 3-4.

5. Cf. ci-dessus, p. 3 et 5.

6. STRABON, I, p. 61; II, p. 98 et 100.

7. ARISTOTE, *Histoire des animaux*, III, 5.

8. DIODORE, I, 69, § 7.

9. STRABON, XI, p. 507, 508.

10. Id., I, p. 43.

11. Id., XII, p. 550.

Il ne nous appartient pas ici d'examiner si ces reproches, d'un caractère général, sont toujours justifiés dans le détail par les faits particuliers qui en ont été l'occasion; mais ils nous font toucher du doigt le point qui sépare d'Hérodote les philosophes et les érudits du iv^e siècle et de la période alexandrine. Ce qui choque ces écrivains, c'est, dans le domaine historique, l'introduction de la fable, du merveilleux, et, nous pouvons ajouter, l'intervention fréquente de la divinité. En d'autres termes, toute cette critique dérive de Thucydide, qui le premier exclut de l'histoire les causes surnaturelles. Après lui, les deux historiens les plus renommés, Éphore et Polybe, marquèrent plus fortement encore cette tendance. L'un entreprit de raconter l'histoire primitive de la Grèce sans tenir compte des mythes (c'est de quoi Strabon le félicite)¹, et s'appliqua, dans l'exposé des événements historiques, à substituer partout des explications rationalistes à la prétendue action de la divinité. L'autre traita l'histoire dans un esprit rigoureusement pratique, renchérissant encore sur Thucydide, et considérant la religion romaine, par exemple, comme un habile système inventé par les politiques pour conduire le peuple². Dans des genres et avec des mérites fort différents, Éphore et Polybe représentent la notion de l'histoire la plus opposée à celle d'Hérodote. L'historien des guerres médiques n'a pas, lui non plus, le goût des légendes héroïques et mythiques; il ne remonte pas dans le passé de la Grèce jusqu'aux temps reculés que les logographes s'efforçaient de rattacher au présent par des généalogies fictives; il s'attache à des faits dont la connaissance lui paraît possible, attestés qu'ils sont par une tradition ininterrompue; mais, dans ce domaine de l'histoire où se développe l'activité politique et militaire des Grecs, il voit la main d'une puissance divine, qui dirige tout; et cet esprit religieux, par une conséquence naturelle, admet aussi la manifestation directe de la volonté des dieux par des signes visibles et par des oracles. Ainsi pénétré de respect pour tout ce qui peut ressembler à l'apparition d'un signe divin, il note les prodiges, même les plus étranges, que colporte la rumeur publique, et, sans y croire toujours assurément, mais aussi sans rejeter en bloc toutes les traditions de ce genre, il satisfait à la fois son goût d'historien et sa scrupuleuse piété. Voilà

1. STRABON, IX, p. 646 (fr. 70 d'ÉPHORE, dans les *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 255).

2. POLYBE, VI, 56, § 6 et suiv.

en quoi consiste la φιλομυθία d'Hérodote, et ce fut, de la part de Strabon et des écrivains ou philosophes antérieurs, une erreur de croire que le merveilleux chez lui était un artifice de composition, un moyen de reposer son lecteur, de varier sa matière. Rien ne nous semble plus faux que cette pensée de Strabon, suivant laquelle Hérodote et ses semblables ont voulu rivaliser avec les purs mythographes (τοὺς φανερώς μυθογράφους) en introduisant sous une forme historique (ἐν ἱστορίᾳ σχήματι) les fables les plus fantaisistes ¹. Ni Strabon ni Polybe n'ont bien compris la nature de ce sentiment naïf d'Hérodote, de cette ἀπλότης, qu'ils ont confondue avec les artifices littéraires d'un écrivain raffiné.

Ce désaccord fondamental entre Hérodote et quelques-uns de ses critiques, sur les principes de la science historique, a-t-il entraîné des divergences profondes dans la manière de traiter les guerres médiques? Josèphe nous dit que les meilleurs historiens n'étaient pas d'accord sur cette partie de l'histoire grecque ². Pouvons-nous entrevoir quelques-unes de ces divergences?

Le récit que faisait Éphore de ces événements nous est moins connu par quelques fragments de cet auteur que par le résumé qu'en a donné Diodore de Sicile. Mais ce qui ressort le plus clairement de la lecture du XI^e livre de cet historien, c'est l'imitation d'Hérodote ³ : non seulement la plupart des faits traditionnels se retrouvent chez Diodore, mais les réflexions mêmes d'Hérodote y sont parfois transcrites avec de très légères modifications. Un exemple curieux de cette imitation nous est fourni par le chap. 13 du livre XI de Diodore. Hérodote, après avoir raconté le double naufrage qui avait décimé la flotte perse avant les batailles d'Artémisium et de Salamine, affirme ainsi sa foi dans la conduite de la Providence : « Tout cela se faisait par la volonté du dieu, pour que les forces perses devinssent égales aux forces grecques, au lieu de leur être bien supérieures ⁴ ». Diodore, ou plutôt Éphore, rencontre cette pensée, et il croit bon de la reproduire, mais avec l'expression d'un doute qui révèle aussitôt la tournure de son esprit : « On eût dit que la divinité favorisait le parti des Grecs (ὥστε δοχεῖν.....), en diminuant le nombre des navires bar-

1. STRABON, XI, p. 507, 508.

2. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.

3. Cf. AD. BAUER, *Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor*, dans *Neue Jahrbücher*, Supplementband X, 1879, p. 281 et suiv.

4. HÉRODOTE, VIII, 13.

bares, pour que les Grecs pussent se mesurer avec des forces égales ¹ ». Des arrangements de ce genre trahissent une imitation directe d'Hérodote autant que pourrait le faire une transcription mot à mot.

Ailleurs Éphore, dont le patriotisme athénien, bien formé à l'école des orateurs, est plus susceptible que celui d'Hérodote, sent le besoin d'expliquer certains faits : Athènes, à Salamine, n'a pas reçu le prix de la valeur; ce fut Égine; Hérodote rapporte la chose sans commentaire, comme elle se passa ²; mais Éphore fait remarquer que ce fut le résultat de la jalousie de Sparte, qui présentait déjà la domination maritime d'Athènes ³. On n'oserait affirmer que cette pensée ne fût pas déjà dans l'esprit d'Hérodote, et qu'elle ne répondit pas effectivement à la vérité. Mais Éphore insiste avec force sur ce qu'Hérodote laisse à peine entendre ou deviner.

Souvent Éphore modifie chez son modèle l'ordonnance du récit, et cela d'une manière assez ingénieuse : tandis qu'Hérodote raconte le naufrage de la flotte perse au cap Sépias, puis la bataille des Thermopyles, et ensuite seulement les combats d'Artémisium, Éphore, plus logique, rattache le naufrage à l'histoire de la flotte, et n'en sépare pas le récit d'Artémisium ⁴. Ce besoin de clarté, propre à l'orateur, fait aussi qu'il abrège les longs préliminaires de la bataille de Platées; mais le goût des morceaux à effet l'entraîne à célébrer sur le ton du lyrisme les glorieux vaincus des Thermopyles ⁵, voire même (ce qui est plus grave) à imaginer de toutes pièces des circonstances nouvelles dans le récit de ce combat : une attaque nocturne des Grecs, avant la catastrophe finale, va menacer Xerxès jusque dans sa tente ⁶!

Toutefois, si l'on reconnaît l'influence d'Hérodote même sous ces transformations de la tradition, il y a aussi chez Éphore quelques faits, en petit nombre, entièrement nouveaux, ou qui du moins ne peuvent pas provenir de la même source : l'alliance de Xerxès avec les Carthaginois ⁷, pour attaquer la Grèce de deux côtés à la fois, a pu

1. DIODORE, XI, 13.

2. HÉRODOTE, VIII, 93.

3. DIODORE, XI, 27, § 2.

4. Id., *ibid.*, 12.

5. Id., *ibid.*, 11.

6. Id., *ibid.*, 9, 10.

7. Id., *ibid.*, 1.

être imaginée de bonne heure, lorsqu'on connut en Grèce la victoire de Gélon à Himère; mais Hérodote, s'il a connu cette tradition, ne l'a pas adoptée. Nous reviendrons plus loin sur ces faits, ainsi que sur trois autres, qui montrent Éphore en désaccord avec Hérodote : la prétendue résolution qu'a Léonidas de se vouer d'avance à la mort ¹; la disposition prise par Xerxès avant la bataille de Salamine, pour fermer avec 200 vaisseaux le bras de mer qui sépare Salamine de Mégare ²; enfin le serment des Grecs avant la bataille de Platées ³. Mais aucune de ces données n'est manifestement préférable à celles d'Hérodote; on peut hésiter entre les témoignages des deux auteurs, on ne peut pas dire qu'Éphore ait convaincu d'erreur son devancier.

Un texte isolé de Théopompe fournit au contraire des armes aux adversaires du récit d'Hérodote. Au XXV^e livre de ses *Φιλippικά*, Théopompe, qui se complaisait, nous dit-on, dans de longues digressions, formulait ainsi, d'après le grammairien Théon, ses critiques sur la tradition athénienne des guerres médiques : « Tout le monde n'est pas d'accord avec Athènes pour célébrer la victoire de Marathon et tout ce que la république athénienne se plaît à raconter pour éblouir le reste de la Grèce ⁴ ». Si la valeur de ce texte est incontestable, encore faut-il bien en limiter la portée : Théopompe ne nous apprend rien de nouveau quand il dit que les Athéniens célèbrent Marathon avec une excessive fécondité d'imagination, qu'ils ne se lassent pas d'en fatiguer les oreilles de tous, et que tout le monde ne partage pas leur enthousiasme. Mais est-ce que cette critique porte sur Hérodote? Est-ce que déjà avant Hérodote, et surtout après, les monuments, la poésie, l'éloquence n'ont pas exalté outre mesure l'exploit propre des Athéniens? La question est de savoir si Hérodote a été au delà de la vérité; mais il n'est pas douteux qu'il ne soit resté bien en deçà de ce que racontait certaine tradition. La critique de Théopompe nous paraît d'autant moins atteindre notre auteur, que le grammairien Théon, dans le même passage, affirme que Théopompe considérait comme apocryphes le prétendu serment de Platées et les prétendues conventions de la Perse et de la Grèce après la mort de Cimon. Or ni l'un ni l'autre de ces faits n'est dans Hérodote; tous

1. DIODORE, XI, 4.

2. Id., *ibid.*, 17.

3. Id., *ibid.*, 29.

4. THÉOPOMPE, fr. 167 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306).

deux se trouvent dans Éphore. C'est donc une tradition étrangère à Hérodote que blâme Théopompe, et il n'y a là rien qui infirme le témoignage de notre historien.

La critique directe d'Hérodote alla-t-elle ainsi en s'affaiblissant de plus en plus, à mesure que de nouveaux historiens donnaient prise à de nouvelles attaques? C'est probable, bien que les textes nous manquent pour suivre le développement de cette polémique. Tout ce que nous savons, c'est que nous nous trouvons avec Plutarque en présence d'une critique qui poursuit la personne même d'Hérodote avec une animosité et un acharnement extraordinaires. Mais cette fois, ce n'est plus au nom des rigoureux principes de Polybe ou de Thucydide que parle l'adversaire d'Hérodote; ce n'est pas la naïveté, la *φιλομυθία* du conteur ionien qui est en jeu, c'est au contraire ce que Plutarque appelle sa *malignité*, c'est-à-dire sa tendance à tout dénigrer, même au prix de véritables mensonges.

CHAPITRE IV

LE TRAITÉ DE PLUTARQUE SUR LA « MALIGNITÉ D'HÉRODOTE »

Plusieurs savants considèrent encore comme pendante la question de savoir si ce traité est réellement l'œuvre de Plutarque; parmi eux se rencontrent quelques-uns de ceux qui ont fait des guerres médiques une étude particulière, et qui ont emprunté à cet écrit plusieurs de leurs arguments les plus forts ¹. Il semble donc que l'on puisse sans inconvénient négliger ce problème, si l'on vise moins à apprécier le mérite littéraire ou moral de Plutarque qu'à déterminer la valeur des accusations portées contre Hérodote. Peu importe, dira-t-on, de savoir si Plutarque lui-même a attaqué Hérodote, ou bien si ces attaques proviennent d'un rhéteur béotien, inspiré par le désir de défendre devant ses compatriotes la renommée de leurs ancêtres ². Peu importe même que cet écrit soit, comme on l'a supposé aussi, un simple exercice d'école ³. De toutes manières, il contient des raisonnements et des faits qui ont par eux-mêmes une certaine valeur, et qu'il faut examiner avec attention, quelle qu'en soit l'origine.

Cette réserve nous paraît aujourd'hui excessive : les partisans de l'authenticité ont mis en avant des preuves qui l'emportent décidément, selon nous, sur celles de leurs adversaires. Après plusieurs études techniques sur la langue de cet écrit, et sur la conformité de cette langue

1. Telle est l'opinion de MM. Nitzsch et Wecklein, dont nous étudierons dans la suite les deux importants mémoires.

2. Cette opinion est celle de l'éditeur d'Hérodote Bähr, t. IV, 2^e éd., p. 481.

3. Cf. Bähr, *ibid.*

avec celle des traités de Plutarque ¹, nous avons eu, dans un travail de M. L. Holzapfel ², une démonstration plus probante encore : comment Plutarque a-t-il pu être amené à composer un pareil ouvrage ? que valent toutes les objections faites à l'authenticité du livre ? enfin, n'y a-t-il pas des raisons décisives pour reconnaître dans ce critique sévère d'Hérodote le même historien qui a raconté les guerres médiques dans ses biographies de Thémistocle et d'Aristide ? Répondant à ces trois questions, M. L. Holzapfel a donné, ce semble, toute la force de l'évidence à sa conclusion, qui est la suivante : le traité sur la *Malignité d'Hérodote* ne peut avoir été composé que par Plutarque.

Mais, en nous rangeant à cette opinion, nous voudrions nous dégager d'un préjugé qui semble avoir dominé jusqu'ici les partisans de l'une et de l'autre théorie : les premiers doutes exprimés par Creuzer, à la fin du siècle dernier, sur l'authenticité de l'ouvrage en question s'appuyaient sur la faiblesse des critiques adressées à Hérodote ; c'est au même point de vue que se plaçait Bähr, lorsqu'il se refusait à attribuer à Plutarque un écrit qu'il qualifiait de futile et de plat ³. Ainsi les mêmes hommes qui défendaient le plus vivement l'autorité d'Hérodote répugnaient à voir dans Plutarque le censeur passionné et injuste de cet historien. Par un respect analogue pour l'auteur des *Œuvres morales* et des *Vies parallèles*, les savants qui attribuaient à Plutarque l'écrit sur la *Malignité d'Hérodote* étaient portés à apprécier favorablement sa critique, à y découvrir des finesses qui n'y paraissaient pas d'abord, et du même coup à diminuer l'autorité de l'historien qui était l'objet de ces violentes attaques. Assurément, M. L. Holzapfel n'est pas tombé dans cet excès, et nous souscrivons même à quelques-uns des éloges qu'il adresse à l'auteur de l'écrit ; mais, par un effet naturel de la thèse qu'il avait adoptée, il n'a pas assez montré, suivant nous, les faiblesses, disons mieux, les absurdités de certains arguments ; il n'a pas insisté suffisamment sur l'esprit général de cette critique étroite et fautive, sur l'erreur fondamentale qui en est le point de départ. Mais surtout, en poursuivant dans le détail la comparaison des témoi-

1. Sur l'emploi des particules τε καί dans Plutarque, cf. Fuhr, *Excursus zu den attischen Rednern*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXIII (1878), p. 586 et suiv. — Stegmann, *Ueber die Negation bei Plutarch*, Gestemünde, 1882, p. 33.

2. *Philologus*, t. XLII (1884), p. 23 et suiv.

3. Bähr, *op. cit.*, t. IV, p. 480.

gnages historiques de Plutarque (*Vies* de Thémistocle et d'Aristide) avec ceux que fournit le traité sur la *Malignité d'Hérodote*, M. Holzapfel a pu faire naître dans l'esprit de quelques lecteurs une illusion contre laquelle il convient d'être en garde : les coïncidences frappantes qu'il signale entre tel passage des *Vies* et tel autre du traité prouvent sans doute que l'auteur des deux ouvrages est le même; mais à cela se borne le résultat obtenu; les données de l'un ne confirment nullement celles de l'autre, puisque les unes et les autres viennent de la même source. Gardons-nous de donner raison à Plutarque dans ses démêlés avec Hérodote parce que l'auteur de la *Vie* d'Aristide ou de la *Vie* de Thémistocle exprime une opinion analogue. Il n'y a là aucune preuve nouvelle. Au contraire, nous trouverons peut-être, dans l'étude du traité contre Hérodote, des raisons de douter des traditions suivies par le même auteur dans ses autres ouvrages. Car nulle part avec autant de franchise que dans cet écrit, il n'a laissé voir le principe de sa méthode, et trahi le faible de sa critique.

Pour n'être pas injuste nous-même envers Plutarque, nous devons reconnaître que, de son propre aveu, il n'a pas prétendu épuiser dans son livre tous les arguments qu'on peut faire valoir, selon lui, contre Hérodote. Si sa critique est étroite, en comparaison de celle que les modernes appliquent au même auteur, c'est qu'elle s'enferme à dessein dans un domaine restreint. « Il faudrait beaucoup de livres, dit-il, pour passer en revue tous les mensonges et toutes les inventions de cet historien ¹. » Aussi se propose-t-il avant tout de venger « les ancêtres en même temps que la vérité », c'est-à-dire de relever les accusations formulées par Hérodote contre des villes grecques, Thèbes, Corinthe et autres, à l'occasion des guerres médiques. Il laisse donc de côté plusieurs des questions qui intéressent le plus la véracité d'Hérodote : il exclut, par exemple, tout ce qui touche l'armée perse, sa formation, sa marche à travers l'Asie et l'Europe, son effectif surtout, c'est-à-dire ces chiffres formidables qui ont paru excessifs à tous les historiens; et, dans l'histoire même des Grecs, il n'examine ni les faits militaires ni les relations politiques des cités entre elles. Ne lui reprochons pas, puisqu'il l'a voulu ainsi, d'avoir laissé tant de besogne aux historiens modernes; mais demandons-nous si, dans l'appréciation de la conduite particulière des cités grecques en face de l'invasion

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 1, § 3.

médique, il a été un juge impartial; et pour se faire ainsi l'adversaire d'Hérodote, voyons sur quoi se fonde sa critique.

Le seul principe qu'il suive, sans d'ailleurs l'exprimer formellement, est celui-ci : « Tout est beau dans l'histoire de la lutte victorieuse des Grecs contre les Perses; les ancêtres n'ont laissé que de grands exemples; ce qui tend à faire tache dans le tableau lumineux de cette brillante époque est contestable, et doit être effacé ». Que telle ait été la pensée intime de Plutarque, c'est ce qui résulte d'une observation générale sur l'ensemble de son argumentation, et de plusieurs aveux qui lui ont échappé. Toutes ses remarques, sans exception, visent à contester les faits qui ne font pas le plus grand honneur à quelqu'un des personnages illustres de l'ancien temps; aucune n'a pour but de ramener à des proportions plus modestes soit le mérite d'un de ces personnages, soit l'importance et l'éclat d'une des victoires remportées par les Grecs. En d'autres termes, Plutarque exerce une critique parfois fort subtile quand il s'agit de rétablir la vérité au profit de la gloire des ancêtres; mais nulle part il ne songe à appliquer la même méthode à l'examen des faits glorieux; de sorte que l'historien des guerres médiques a raison, suivant lui, toutes les fois qu'il exalte le courage, l'habileté, le désintéressement des chefs et des États grecs; il a tort quand il soupçonne ces villes ou ces hommes de quelque faiblesse ou de quelque égoïsme. L'exemple le plus curieux de cet optimisme invincible nous paraît être le suivant : on sait comment Hérodote, dans son récit de la bataille de Salamine, rapporte une tradition athénienne au sujet des Corinthiens : leur général, Adeimantos, aurait pris la fuite dès le commencement du combat. Hérodote déclare, en termes exprès, que cette tradition, contestée par les Corinthiens, a soulevé la protestation de toutes les autres villes grecques¹. Plutarque cependant voit dans cette manière de répandre un méchant bruit sur le compte d'une ville grecque une intention malveillante d'Hérodote : calomnier d'abord, et se défendre ensuite d'ajouter foi aux calomnies, tel est en effet l'un des signes qui dénotent, selon Plutarque, un esprit malin. Mais le subtil moraliste ne se borne pas à relever ce premier tort de l'historien à l'égard de Corinthe : il y a dans cette affaire une autre ville qui est compromise; c'est Athènes; car une telle calomnie révèle de sa part des sentiments perfides. Faut-il donc

1. HÉRODOTE, VIII, 94.

accuser les Athéniens d'une faute aussi grave? Non; c'est Hérodote encore qui est coupable, et qui, du même coup, a trouvé bon, pour satisfaire sa *κακότητις*, d'atteindre à la fois deux des plus grandes cités de la Grèce ¹. Ainsi Athènes n'a pas calomnié; le général corinthien n'a pas fui : voilà, pour Plutarque, la vérité!

Ce parti pris est assez différent, on le voit, du préjugé qu'on attribue quelquefois à Plutarque en faveur de sa patrie, la Béotie. Sans doute, le patriotisme béotien a pu contribuer à indisposer d'avance le citoyen de Chéronée contre l'historien qui avait maltraité ses compatriotes. Mais cette disposition particulière s'est bientôt fondue chez Plutarque dans un sentiment plus général, celui d'une admiration sans bornes, d'un respect aveugle, pour tous les grands noms du passé. Ce n'est pas au nom d'une ville ou d'un parti que parle Plutarque : à côté de Thèbes et de Corinthe, qu'il nomme expressément au début, et à l'apologie desquelles il consacre plusieurs chapitres, il revendique pour les villes les plus différentes le même droit à la gloire. La réputation de Sparte, par exemple, doit être pure de tout soupçon : c'est une calomnie de supposer, même pour un instant, que, si les vaincus des Thermopyles avaient été abandonnés par la flotte athénienne, ils auraient pu entrer jamais en négociation avec la Perse ²! A une telle ville on ne doit attribuer que les plus nobles intentions : refuse-t-elle de protéger Platées contre Thèbes, et recommande-t-elle aux Platéens de s'adresser à leurs voisins d'Athènes? Elle agit ainsi par désintéressement, et non, comme le prétend Hérodote, pour susciter des difficultés entre Athènes et Thèbes ³. Entreprend-elle une campagne contre Samos? Aucun motif personnel ne la pousse, mais seulement la haine de la tyrannie, c'est-à-dire la cause la plus juste et la plus noble, *καλλίστην καὶ δικαιοτάτην πρόφασιν* ⁴. Les rivales de Sparte, Argos et Athènes, ne trouvent pas un défenseur moins résolu dans Plutarque : la trahison de l'une est longuement réfutée ⁵ (Hérodote avait reproduit l'accusation sans y croire); la victoire de l'autre à Artémisium est hautement proclamée ⁶, tandis qu'Hérodote laissait la bataille incertaine. Ailleurs, c'est la Pythie de Delphes que Plutarque

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 39, § 2-5.

2. Id., *ibid.*, 29, § 1-2.

3. Id., *ibid.*, 25, § 1.

4. Id., *ibid.*, 21.

5. Id., *ibid.*, 28.

6. Id., *ibid.*, 34.

s'indigne de voir soupçonnée de corruption ¹; puis, c'est Erétie, dont on ne vante pas assez les exploits ²; les Phocidiens, qui n'ont pas un patriotisme assez décidé ³; les Naxiens, qui ne sont pas entraînés d'abord vers la bonne cause ⁴. Dans la même ville, les hommes des partis les plus opposés sont également vengés des calomnies d'Hérodote : les Alcéméonides ⁵ et Thémistocle ⁶, Isagoras et Aristogiton ⁷! Bien plus, avec cette tendance à voir tout en beau, l'auteur s'en prend aux accusations mêmes qui atteignent d'autres hommes que des Grecs : comment soupçonner Crésus de cruauté, Déjocès d'hypocrisie ⁸?

Ainsi le principe de Plutarque est bien, comme nous l'avons dit, de voir seulement le beau dans les événements glorieux du passé, et c'est au nom de ce singulier principe qu'il attaque Hérodote. Il ne comprend pas que tout autre a été l'intention de l'historien : dire la vérité comme il la voyait, d'après les traditions qui avaient cours de son temps, tel a été le but d'Hérodote; et si à ces traditions qui lui semblaient probables Hérodote en a ajouté d'autres moins sûres, c'est que celles-ci mêmes se recommandaient à son attention de quelque manière, par l'attrait d'un récit fabuleux ou d'un mot spirituel. Hérodote n'a pas cru, comme Plutarque, qu'il ne fût permis d'ajouter à l'exposé historique des faits d'autres digressions que des louanges; il n'a pas pensé qu'il fût scandaleux de reconnaître des causes futiles même aux plus grands événements, comme la guerre de Troie, τὸ κάλλιστον ἔργον καὶ μέγιστον τῆς Ἑλλάδος ⁹! Entre ces deux conceptions de l'histoire il n'y a pas à hésiter : Plutarque est victime d'une illusion généreuse; mais il est dans l'erreur la plus grossière, et sa critique manque d'une base solide.

On doit se demander pourtant si dans le détail, et malgré la fausseté de son principe, Plutarque n'a pas relevé chez Hérodote des faits contestables; s'il n'a pas rencontré sur sa route, à force de vouloir trouver des armes contre son adversaire, des arguments qui ont par

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 23, § 1.

2. Id., *ibid.*, 24, § 1.

3. Id., *ibid.*, 33.

4. Id., *ibid.*, 36.

5. Id., *ibid.*, 27, § 2-8.

6. Id., *ibid.*, 37.

7. Id., *ibid.*, 23, § 2-4.

8. Id., *ibid.*, 18.

9. Id., *ibid.*, 11, § 2.

eux-mêmes quelque valeur. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Pour éviter de suivre pas à pas, dans une discussion qui deviendrait bientôt fastidieuse, la polémique de Plutarque, nous distinguerons chez lui deux sortes de raisons : tantôt il conteste les données d'Hérodote en leur opposant des faits qu'il considère comme certains, parce qu'il les trouve rapportés dans des auteurs ; tantôt il relève chez son adversaire des contradictions, qu'il retourne contre lui.

Les arguments que Plutarque tire de sa vaste érudition et de son commerce avec les historiens grecs ne témoignent pas d'une méthode sûre. Il cite treize noms d'historiens, et en outre un recueil anonyme d'*horographes* ¹. Or dans chaque circonstance où il invoque ces témoins, il leur accorde sa confiance, sauf une fois. Mais précisément lorsque, par une exception louable, il est tenté de faire la critique d'un texte, il nous paraît lui-même tomber dans l'erreur. Il s'agit du fameux passage de l'historien athénien Diyllos, relatif à la lecture d'Hérodote à Athènes. Nous avons dit plus haut quelles garanties offrait ce témoignage ². Contre cette assertion, Plutarque n'a d'autre argument à invoquer qu'un raisonnement dont la base est fautive : « comment, dit-il, si Hérodote avait lu son ouvrage devant un public athénien (Plutarque ne met pas en doute que cette lecture n'ait dû comprendre, entre autres, le récit de la bataille de Marathon), comment aurait-il pu soutenir que la demande de secours, portée par le courrier Philippidès ³, eût été présentée à Sparte le neuvième jour du mois ? Hérodote assure que le courrier avait mis deux jours pour faire le voyage ; il était donc parti le 7, c'est-à-dire (ce qui est absurde) le lendemain de la bataille, car celle-ci avait eu lieu, comme chacun sait, le 6 du mois de Boédromion ⁴. » Voilà le fait, soi-disant incontestable, qui confond Hérodote et, du même coup, Diyllos. Mais ce fait n'est rien moins que sûr. Si Plutarque affirme que la bataille fut livrée le 6 Boédromion, c'est qu'à cette date les Athéniens célébraient la fête commémorative de Marathon ⁵ ; mais cette fête ne coïncidait pas nécessairement avec la date de la bataille. Au contraire, d'après

1. Cf. HOLZAPFEL, *op. cit.*, p. 29.

2. Cf. ci-dessus, p. 37-38.

3. C'est le même qui se nomme chez Hérodote Φειδιππίδης, VI, 103.

4. *Id.*, *ibid.*, 26.

5. PLUTARQUE, *Sur la gloire des Athéniens*, 7.

le témoignage de Plutarque ¹ et d'après le récit concordant de Xénophon ², nous voyons que les Athéniens vainqueurs avaient accompli pour la première fois le 6 Boédromion, à la fête d'Artémis Agrotéra, le vœu qu'ils avaient fait, avant la bataille, d'immoler autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis : le carnage ayant été trop considérable, ils avaient dû se résoudre à n'immoler d'abord que cinq cents victimes, à condition de renouveler chaque année ce sacrifice. Si telle est l'origine de la fête commémorative de Marathon, au faubourg d'Agræ, il est évident que les Athéniens n'attendaient pas un an pour s'acquitter de leur vœu, et il s'ensuit que la date du 6 Boédromion était non pas celle de la bataille, mais celle de la première fête d'Artémis qui avait suivi. Plutarque a confondu les deux choses, et il est parti de là, bien à tort, pour tourner en ridicule Hérodote, et pour rejeter, par la même occasion, le témoignage de Diyllos.

Les autres textes historiques que cite Plutarque nous semblent n'avoir pas toute la force qu'il leur attribue : Charon de Lampsaque ne parlait ni du sacrilège commis par les habitants de Chios en livrant à Cyrus le Lydien Paetyès ³, ni de la défaite des Athéniens et des Erétréens à Éphèse après la prise de Sardes ⁴; mais les citations mêmes de Plutarque prouvent que ce logographe avait donné de ces événements un résumé très sommaire, qui ne comportait aucun des détails recueillis par Hérodote. — Hellanicus soutenait que Naxos avait fourni à la flotte fédérale, en 480, six vaisseaux; Éphore parlait de cinq, tandis qu'Hérodote réduit ce nombre à trois ⁵. Voilà sans doute de légères variantes dans la tradition; mais est-ce que les témoignages d'Hellanicus et d'Éphore prouvent ce que veut leur faire prouver Plutarque? Est-ce à dire qu'Hérodote ait eu tort de prétendre que ce contingent de Naxos, d'abord envoyé à Xerxès, avait été détourné de sa destination première, grâce au patriotisme d'un des triérarques, Démocrite? Vrai ou faux, ce fait est indépendant de la question du nombre des vaisseaux naxiens qui figurèrent à la bataille de Salamine. — Il est vrai que Plutarque accorde toute confiance aux horographes naxiens, suivant lesquels, lors de l'expé-

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 23, § 7.

2. XÉNOPHON, *Anabase*, III, 2, § 11.

3. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 20, § 2.

4. *Id.*, *ibid.*, 34, § 3-4.

5. *Id.*, *ibid.*, 36, § 3. — Plutarque se trompe sur le chiffre indiqué par Hérodote : c'est quatre, au lieu de trois (VIII, 46).

dition de Datis, en 490, les habitants de l'île avaient repoussé victorieusement le général perse ¹. Dans ce cas, il semble probable, en effet, que les mêmes hommes durent être d'avance gagnés à la cause grecque en 480. Mais que vaut cette tradition locale? Et comment cette première victoire grecque sur Datis aurait-elle passé inaperçue? L'autorité des horographes naxiens est aussi faible que celle d'Aristophane le Béotien, à qui nous devons cette belle invention : Hérodote repoussé de Thèbes, où il demandait à instruire la jeunesse, et se vengeant de ce refus par des calomnies ². C'est au même historien sans doute que Plutarque emprunte une preuve, évidemment fausse, des dispositions favorables de Léonidas pour les Thébains et des Thébains à l'égard de Léonidas : le roi de Sparte, avant de se rendre aux Thermopyles, avait obtenu ce que jamais les Thébains n'accordaient à personne, la faveur de s'endormir dans le temple d'Héraclès; là il avait aperçu dans une vision « toutes les plus grandes et principales villes de la Grèce en une vaste mer agitée de fort aspre et violente tourmente, là où elles flottaient et branlaient fort inégalement; mais celle de Thèbes surpassait toutes les autres; car elle s'élevait à mont jusques au ciel, et puis soudain se baissait si bas qu'on la perdait de vue, ce qui était proprement la figure de ce qui leur advint puis après ³ ». Les derniers mots de la traduction d'Amyot ne rendent pas exactement le grec τοῖς ὕστερον πολλῶν χρόνῳ συμπεσοῦσι. C'est bien longtemps après les guerres médiques que se réalisa cette grandeur éphémère de Thèbes, et le prétendu rêve de Léonidas ne fut imaginé que dans un temps où l'histoire de l'apogée thébaine appartenait déjà au passé. Les historiens des trois derniers siècles avant notre ère ont pu sans doute recueillir encore, même sur les guerres médiques, quelques faits précis et vrais; il serait téméraire à nous de contredire sans preuve ces écrivains que nomme Plutarque, Dionysios de Chalcis, Anténor de Crète, Nicandros de Colophon, Lysanias de Mallos ou Laocratès de Sparte. Mais le témoignage de ces auteurs n'a qu'un faible poids en comparaison d'Hérodote; car ils n'ont fait que renchérir sur la tendance qui déjà portait Éphore à arranger et à embellir l'histoire du passé. Chaque ville eut alors ses historiographes, dont le rôle fut de la glorifier, et Plutarque alla chercher dans ces ouvrages,

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 36, § 4.

2. Id., *ibid.*, 34, § 1.

3. Id., *ibid.*, 34, § 12-13.

inspirés par le patriotisme le plus étroit, des arguments que leur origine seule rend suspects.

D'autres textes, que Plutarque fait servir aux besoins de sa cause, sont empruntés à des poètes. Dans le dithyrambe célèbre où Pindare adressait à Athènes cette apostrophe : « O puissante cité, au front couronné de violettes, glorieuse Athènes, rempart de la Grèce, ville illustre et vraiment divine ¹ ! » le poète parlait du promontoire d'Artémisium, « où les fils des Athéniens avaient jeté les fondements de la liberté ² ». Juste éloge, puisque pour la première fois dans cette rencontre la flotte grecque, où dominait l'élément athénien, avait résisté aux barbares ! Mais que prouve cette louange poétique contre le récit détaillé d'Hérodote, contre cette donnée, entre autres, que les Grecs, tentés d'abord de reculer devant les barbares, n'avaient été retenus qu'à grand-peine par l'habileté de Thémistocle ³ ! Rien n'est plus naturel aussi, que de transformer en des victoires décisives des engagements demeurés incertains. C'est ce qui arriva pour Artémisium, comme le montre cette épigramme rapportée par Plutarque : « Sur cette mer, jadis, les fils d'Athènes vainquirent dans un combat naval une foule confuse de nations barbares, venues de tous les coins de l'Asie ; après la défaite de la flotte mède, ils élevèrent ce monument à la vierge Artémis ⁴ ». Plutarque ne s'est pas demandé un instant quelle était la valeur historique de ce document ; il n'a mis en doute ni l'authenticité ni la véracité de l'épigramme. Notre critique est aujourd'hui plus sévère ; et non seulement le silence d'Hérodote, mais aussi le fond et la forme de l'inscription nous font supposer qu'il ne s'agit pas ici, comme le croyait Plutarque, d'une épigramme gravée par les vainqueurs eux-mêmes dans le temple d'Artémis Proséoa ⁵ : cet hommage aux vainqueurs d'Artémisium a tout juste autant de valeur que les cendres qu'on montrait encore au temps de Plutarque sur le rivage d'Artémisium, et qui passaient pour être les restes, consumés par le feu, des vaisseaux et des morts ⁶.

1. PINDARE, éd. Christ, *Dithyr.*, fr. 4.

2. Id., *ibid.*, fr. 5.

3. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 34.

4. Id., *ibid.*, 34, § 8.

5. Bergk a publié cette épigramme dans le recueil des poésies de SIMONIDE, *Poetae lyrici graeci*, 4^e éd., t. III, p. 480. Mais on sait que dans le nombre il en admet plusieurs qu'il ne tient pas lui-même pour authentiques, et beaucoup d'autres que condamne la critique plus radicale de M. Kaibel.

6. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 8.

Parmi les neuf autres épigrammes que mentionne Plutarque, six se rapportent à la seule ville de Corinthe. Certes, s'il fallait prendre ces témoignages à la lettre, Hérodote serait bien injuste pour cette rivale d'Athènes; car les Corinthiens auraient sauvé la Grèce à Salamine ¹, et leur chef Adeimantos aurait mérité d'être appelé « libérateur de la Grèce ² ». A Platées, les mêmes hommes auraient « pris le soleil à témoin de leurs exploits ³ ». Mais, en attribuant à ces poésies la valeur de documents, Plutarque oublie que les épigrammes sont souvent trompeuses de leur nature, et que celles-ci en particulier risquent fort de n'être pas même des épigrammes réelles, gravées sur des tombeaux ou des cénotaphes, mais de simples exercices d'école. L'épithaphe d'Adeimantos est suspecte entre toutes : l'éloge de ce chef subalterne, qui sauve à lui seul toute la Grèce (πᾶσιν Ἑλλάς), nous inspire des doutes. Que de fois les poètes alexandrins n'ont-ils pas composé des épigrammes pour les tombeaux imaginaires des grands hommes du temps passé! D'autre part, s'il est vrai que les trois distiques relatifs au rôle des Corinthiens dans la bataille de Platées proviennent de l'élégie composée par Simonide à l'occasion de cette victoire, on remarquera que le poète évite de se prononcer clairement sur la part prise par eux au combat : « le soleil a été le témoin infailible de leurs actions! » N'est-ce pas laisser entendre que les hommes n'attestaient pas aussi hautement leurs exploits? Quant à la dédicace des matelots de Diodoros ⁴, et à celle qui, dans le temple d'Aphrodite, à Corinthe, rappelait la prière des femmes pour le salut de la Grèce ⁵, elles peuvent être tenues pour authentiques sans qu'en souffre le récit d'Hérodote. Enfin, l'épigramme en l'honneur du Naxien Démocritos ne contredit pas le témoignage de l'historien, et nous pouvons en dire autant de la dédicace de l'autel de Zeus Eleuthérios à Platées ⁶; car nous savons, par Hérodote lui-même, que les Grecs confédérés furent tous (à une ou deux exceptions près) appelés à figurer sur les monuments commémoratifs de Platées : il n'est pas étonnant que les villes qui eurent leur nom gravé sur le trépied de Delphes aient été aussi associées à l'offrande faite à Zeus Eleuthérios. La question est de

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 33, § 8 et 9.

2. Id., *ibid.*, § 11.

3. Id., *ibid.*, 42, § 4.

4. Id., *ibid.*, 39, § 10.

5. Id., *ibid.*, § 15.

6. Id., *ibid.*, 42, § 11.

savoir s'il y a contradiction entre cet honneur, attesté par Hérodote, et l'attitude que le même historien prête aux contingents de quelques villes grecques pendant la bataille.

Cette question nous amène à examiner certaines remarques intéressantes que la lecture d'Hérodote a suggérées à Plutarque. La valeur de ces critiques ne doit pas être méconnue parce qu'elles se trouvent comme perdues au milieu des reproches les plus injustes. Voici, par exemple, le chap. 27 du traité : Plutarque y accumule, à propos de la bataille de Marathon, des observations puériles et de véritables erreurs. Il prétend notamment que c'est médire des Érétriens, et rabaisser leur mérite, que de les appeler les esclaves des Perses, τὰ ἐξ Ἑρετρίας ἀνδράποδα ! Il voit aussi une intention perverse dans le fait qu'Hérodote mentionne d'abord en passant une accusation dirigée contre les Alcéméonides, et qu'il la réfute ensuite ! Enfin il interprète comme une flatterie à l'adresse de la famille de Callias d'Athènes cette phrase, qui, pour tout lecteur impartial, a bien plutôt la signification contraire : « Les Alcéméonides détestaient les tyrans autant et plus que Callias fils de Phænippus ». Mais, à côté de cela, Plutarque signale une difficulté réelle dans le récit d'Hérodote : comment les Perses vaincus et poursuivis jusque sur leurs vaisseaux ont-ils pu avoir encore l'idée de tenter une nouvelle attaque contre Athènes, en contournant le cap Sunium et en venant menacer Phalère ? C'est là une objection capitale que soulève la tradition rapportée par Hérodote, et, pour y répondre, les historiens modernes ont proposé diverses explications. Quant à Plutarque, il ne dit pas expressément ce qu'il pense de la marche réelle des choses ; mais nous le devinons aisément, d'après ce qu'il raconte dans la *Vie* d'Aristide : « La flotte barbare, mise en fuite, ne put pas prendre d'abord la direction de la haute mer et des îles ; un vent contraire la surprit, et la rejeta sur la côte de l'Attique ¹ ». Nul doute que cette explication facile n'ait été imaginée par quelque historien du iv^e siècle, Éphore peut-être, pour dissiper le vague qui planait sur cette partie de la tradition : il ne fallait plus alors parler de traîtres dans la ville, de signaux faits à l'ennemi ; aucun des faits enfin qui pouvaient justifier un retour des Perses ne devait subsister, et seule une tempête avait pu faire craindre aux Athéniens cette agression nouvelle.

1. PLUTARQUE, *Aristide*, 3.

Les chapitres 31-33 contiennent également, à propos des Thermopyles, de mauvaises chicanes et de justes observations. Comment reprocher, par exemple, à Hérodote de n'avoir pas cité un plus grand nombre de ces mots célèbres que la tradition prêtait à Léonidas et à ses compagnons ¹? C'est là de la part d'un historien une preuve de sens et de critique. De même, la conduite des Spartiates est assez belle déjà dans Hérodote, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter encore, comme fait Plutarque ², une vigoureuse sortie hors du défilé et une attaque qui va jusqu'à menacer la tente du Grand Roi! Mais dans le même récit Hérodote prête à Léonidas des procédés singuliers à l'égard des Thébains : Léonidas les entraîne malgré eux aux Thermopyles, et quand, avant de combattre, il renvoie tous ses alliés, il retient les Thébains seuls, en qualité d'otages, c'est-à-dire qu'il garde auprès de lui les plus suspects de tous les Grecs ³! Ce n'est pas tout : au moment de se mettre à la merci de Xerxès, les Thébains implorent humblement leur grâce, et ils n'obtiennent en retour que le châtimement le plus sévère, la marque au fer rouge, comme si, par cet acharnement même, les Perses ne leur avaient pas fait le plus grand honneur, en les poursuivant de la même haine qu'ils nourrissaient pour les Spartiates et pour Léonidas ⁴! On ne peut nier que cette observation n'ait de la force; presque tous les modernes l'ont reprise, pour corriger plus ou moins le récit d'Hérodote.

D'autres remarques du même genre, pour être plus contestables, méritent cependant quelque attention : ce n'est pas sans raison peut-être que Plutarque fait ressortir la part excessive de Mnésiphile dans les sages résolutions de Thémistocle avant Salamine ⁵, ou celle du Tégéate Chiléos dans les délibérations des Spartiates avant le départ de Pausanias pour Platées ⁶. Durant la bataille même, l'absence de plusieurs villes grecques, qui avaient jusque-là fait leur devoir, inspire à Plutarque des doutes qu'ont partagés plusieurs historiens modernes ⁷.

En soulevant ces questions, l'auteur du traité sur la *Malignité*

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 32, § 3-7.

2. *Id.*, *ibid.*, 32, § 1-2.

3. *Id.*, *ibid.*, 33.

4. *Id.*, *ibid.*

5. *Id.*, *ibid.*, 37.

6. *Id.*, *ibid.*, 41, § 3-4.

7. *Id.*, *ibid.*, 42.

d'Hérodote a certainement servi dans quelque mesure la critique historique; il a éveillé sur plusieurs points l'attention des savants modernes. Mais lui-même était dans l'erreur en accusant Hérodote d'avoir défiguré la vérité par jalousie, par haine, par esprit de dénigrement. Le principe fondamental qui a servi de base à toute cette polémique était faux, et il a faussé le plus souvent les idées de Plutarque. Tandis qu'Hérodote rapportait les faits comme ils lui semblaient probables, Plutarque se préoccupa de les concilier avec l'idéal qu'il s'était formé d'une époque héroïque. Le premier a pu se tromper parfois et être trompé; le second avait peu de chance de rencontrer jamais la vérité. Soutenir, par exemple, que les Athéniens avaient obtenu à Salamine le prix de la valeur, parce qu'ils y avaient eu en effet le plus beau rôle ¹, c'est le fait d'un moraliste équitable, mais qui connaît peu les hommes; Hérodote, sans colère et sans parti pris, déclare que les Éginètes furent honorés de cette récompense, et sans nul doute il a raison (VIII, 93). Vouloir exalter et embellir la victoire de Platées, en prétendant que les Perses étaient, comme les Grecs, pesamment armés ², c'est peut-être le propre d'un bon patriote; mais les réflexions d'Hérodote sur l'infériorité de l'armement perse révèlent un historien sincère et perspicace (IX, 62 et 63). N'attribuer que des causes honnêtes à des actes honnêtes, c'est un optimisme louable; mais dire que les Phocidiens auraient peut-être embrassé la cause des Perses si leurs ennemis les Thessaliens avaient été pour les Grecs, c'est montrer un scepticisme légitime sur les secrets mobiles qui inspirent les hommes ³. S'indigner à la pensée d'une faiblesse ou d'une concession de la part des Spartiates, c'est digne d'un élève d'Isocrate, nourri des nobles leçons d'un panhellénisme intraitable; mais réfléchir aux conséquences militaires et politiques qu'aurait eues pour Sparte la défection d'Athènes, c'est le fait d'un esprit avisé et pénétrant ⁴.

Si, malgré la fausseté de sa méthode, Plutarque a signalé chez Hérodote certaines contradictions, certaines traces de préjugés et de passions, il n'a réussi à prouver nulle part que ces préjugés ou ces passions appartenissent en propre à l'homme, à l'historien. La véracité

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 40, § 3.

2. Id., *ibid.*, 43, § 2.

3. HÉRODOTE, VIII, 30.

4. Id., VII, 139.

d'Hérodote sort intacte de ce débat, et les attaques de Plutarque ont servi même à faire mieux apprécier encore ce qu'il y a chez son adversaire de finesse et de franchise, d'indépendance et de sincérité. Quant aux erreurs, elles sont dues aux influences qui se sont exercées avec force sur l'esprit d'Hérodote, et auxquelles il n'a pas pu toujours se soustraire. A cela se borne cette grande perfidie que dénonçait Plutarque, quand il mettait le lecteur en garde contre cette grâce trompeuse du style, contre ces roses dangereuses où se cache l'insecte venimeux qui pique et empoisonne¹.

Longtemps encore après Plutarque, Hérodote continua d'être l'objet des plus violentes attaques. Nous avons déjà cité quelques mots mordants de Lucien; d'autres rhéteurs, comme Ælius Aristide, suspectèrent sa véracité², et composèrent même, comme Harpocraton, des livres entiers pour réfuter ses mensonges (περὶ τοῦ κατεψεῦσθαι τὴν Ἡροδότου ἱστορίαν)³. Mais ces livres n'ont laissé pour nous aucune trace. Il est probable qu'ils ne nous apprendraient pas grand'chose sur un sujet que Plutarque avait épuisé, et qui n'a pu être renouvelé que chez les modernes.

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 43, § 6.

2. Cf. ci-dessus, p. 16.

3. SCIPAS, au mot Ἀρποκρατίων.